

Les Quatre Branches du *Mabinogi*

et autres contes gallois du Moyen Âge

traduit du moyen gallois, présenté et annoté par
Pierre-Yves Lambert

Les contes médiévaux gallois (parfois appelés *Mabinogion*) sont pour l'essentiel conservés dans deux manuscrits du XIV^e siècle.

Les Quatre Branches du *Mabinogi* sont des récits associés à la fondation de deux dynasties royales (provinces de Dyfed et de Gwynedd). Ces quatre histoires expriment les idéaux d'une société archaïque de type indo-européen. On y apprend, par exemple, comment un roi (Pwyll) fait prospérer son pays en contractant une alliance personnelle avec le dieu de l'au-delà; comment un druide (Gwydion) va élever son neveu de façon à le rendre digne de la fonction royale.

D'autres contes sont des «légendes royales». Le roi le plus important, dans l'histoire légendaire du Pays de Galles, c'est Arthur : il apparaît déjà dans le conte archaïque de *Kulhwch et Olwen*, un conte de type traditionnel, mêlant des thèmes internationaux (les Six à la conquête du monde) et les traditions locales. Kulhwch pourra-t-il trouver les quarante objets merveilleux demandés par le père de celle qu'il aime, l'horrible géant Yspaddaden? Heureusement il reçoit l'aide du roi Arthur, son cousin, et de tous les hommes de sa cour.

D'autres récits traduisent une forme tardive de la légende arthurienne. C'est le cas notamment pour les trois «romans», qui représentent la matière de Bretagne dans un stade ultérieur : elle revient de France, où elle s'est épanouie dans les romans de Chrétien de Troyes. Owein, Peredur et Gereint sont néanmoins des héros bien gallois, malgré leur parenté évidente avec Yvain, Perceval et Erec.

On a inclus aussi *L'histoire de Taliesin*, malgré sa date tardive, car il met en scène un poète mythique qui a été la référence constante des écrivains gallois de toute époque.

Vignette de couverture :
Miniature extraite du manuscrit Peniarth 28,
figure du roi en marge d'une version latine des lois galloises.
The National Library of Wales, Aberystwyth.



H 891.660 1 MAB Les Quatre Branches du Mabinogi



Les Quatre Branches du *Mabinogi*

et autres contes gallois
du Moyen Âge

traduit du moyen gallois,
présenté et annoté par
Pierre-Yves Lambert



nrf

L'aube des peuples

ment. À la fin, Owein le maîtrisa et lui attacha les mains dans le dos. Le Noir Oppresseur demanda grâce à Owein en lui disant :

« Seigneur Owein, il était prédit que tu viendrais ici pour me soumettre, tu es venu et tu m'as soumis. Je me suis conduit ici en pillard, et ma maison était un repaire de brigand. Si tu me laisses la vie sauve, je serai désormais un hospitalier⁷¹ et je tiendrai dans cette maison un logis d'hôtes, qu'ils soient forts ou faibles, tant que je serai en vie, pour le salut de ton âme. »

Owein accepta cela. Il resta chez lui cette nuit-là.

Le lendemain, il emmena les vingt-quatre femmes avec leurs chevaux, leurs vêtements et tout ce qu'elles avaient apporté de biens et de bijoux. Il se rendit avec elles à la cour d'Arthur.

Si Arthur avait été heureux la première fois, lorsqu'il l'avait perdu, il fut bien plus heureux cette fois-ci. Quant à ces femmes, celles qui voulaient rester à la cour d'Arthur furent admises et celles qui voulaient partir purent s'en aller.

Owein resta désormais à la cour d'Arthur comme chef des troupes⁷², très aimé d'Arthur, jusqu'au jour où il rentra auprès de ses vassaux, c'est-à-dire les trois cents épées de Kynverching⁷³ et la troupe des corbeaux⁷⁴. Partout où Owein allait en leur compagnie, il emportait la victoire.

Ce conte s'appelle « Le conte de la dame à la fontaine ».

L'HISTOIRE DE PEREDUR FILS D'EVRAWC

Des trois « romans » arthuriens gallois, « Peredur » est celui qui a suscité certainement le plus grand nombre d'études philologiques, sans doute parce qu'on y trouve le Graal, ici sous la forme d'un plat supportant une tête coupée et baignant dans son sang. Que peut-on dire de la structure du texte, quand les savants ne sont pas d'accord sur la composition : les uns estiment que le début et la fin sont inspirés de Chrétien de Troyes, d'autres pensent que c'est seulement la fin (l'épisode du château des Merveilles), etc. On doit reconnaître dans ce récit de nombreuses traces du travail de traduction. Néanmoins, le dernier épisode, si souvent considéré comme une imitation de Chrétien de Troyes, est certainement le mieux écrit, et le plus proche du style très pur des Quatre Branches.

Tel qu'il est, le conte de « Peredur » a tout de même son unité. Notre héros est le type même du guerrier : son éducation est difficile, dans la mesure où sa mère avait voulu l'écartier du danger des armes, mais son parcours initiatique n'en est que plus exemplaire. Ses oncles maternels s'en chargent. Le reste de ses aventures montre que le héros, d'une nature invincible au combat, est néanmoins tendre avec les femmes, puisque plusieurs d'entre elles seront, successivement, « sa préférée » (une expression galloise qui se sert du superlatif pour renvoyer à l'amour passion). Mais il n'est pas question pour lui de s'attacher à une héritière apportant des domaines : bien des fois, il conclut son séjour en disant : « Je ne suis pas venu ici pour prendre femme. » Seule l'impératrice de Constantinople semble avoir pu le retenir pendant quatorze ans, mais cela était peut-être la fin du conte dans un état primitif. Autrement dit, Peredur est plus un

guerrier qu'un souverain, et il n'est pas question pour lui de s'attacher à un domaine, mais de prouver sa vaillance.

D'ailleurs *Peredur* part en errance avant même d'avoir été reconnu chevalier : la première errance est suscitée par l'insulte de Kei, une autre par le refus d'amour d'Angharad, une autre par le message de la jeune fille noire... Errances qui permettent, on le sait, d'aligner les aventures les unes après les autres pour la plus grande gloire du héros. Ce schéma classique du roman arthurien se fonde sur quelques ressorts psychologiques qui caractérisent le héros principal : c'est un chevalier désintéressé, mais avide de gloire, vaillant, mais tout de même sujet à des faiblesses comme l'ivresse, la colère, la rêverie.

Les éléments merveilleux interviennent, en quelque sorte, pour marquer la limite du pouvoir et du savoir du héros : il y a des obstacles qu'il ne peut surmonter qu'avec des objets magiques, ou en demandant conseil. Quant aux apparitions de la lance et du plat portant une tête coupée (un ancêtre du Graal), elles restent, d'un bout à l'autre du récit, des mystères : on ne saura jamais de quoi il s'agit. Les interprétations chrétiennes (la lance de Longin le centurion, le plat supportant la tête de saint Jean-Baptiste) ne sont pas explicitement données, et l'on peut, avec Jean Marx et d'autres, voir dans la tête coupée un reste de croyances païennes celtiques.

On doit noter que la première apparition de ces merveilles se produit dans le château de l'oncle qui doit apprendre à *Peredur* le métier des armes. Nous pourrions donc supposer que la lance ensanglantée et la tête coupée font partie d'un rituel initiatique réservé aux guerriers. De même la tête coupée de Bran, dieu de la guerre, suffisait à contenter ses compagnons pendant de nombreuses années. D'autres thèmes celtiques (chaudron d'abondance, de résurrection) se sont ensuite substitués à celui de la tête coupée dans l'évolution de la légende du Graal.

BIBLIOGRAPHIE

- FRAPPIER, Jean : *Le Roman breton : Perceval ou le Conte du Graal*, Paris, 1953.
GOETINCK, Glenys Witchard : *Historia Peredur vab Efrauc*, Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru, 1976. (Édition du texte du Livre Blanc, introduction et notes.)
GOETINCK, Glenys Witchard : *Peredur, A Study of Welsh Tradition in the Grail Legends*, Univ. of Wales Press, Cardiff, 1975.

MARX, Jean : « Le Cortège du Château des Merveilles dans le roman gallois de *Peredur* », *Études Celtiques*, IX, 1, 1960, 92-105.

MARX, Jean : « Observations sur la structure du roman gallois de *Peredur* », *Études Celtiques*, X, 1, 1962, 88-108.

WILLIAMS, Mary : *Essai sur la composition du roman gallois de Peredur*, Paris, 1909.

Le comte Evrawc¹ possédait un comté dans le Nord; il avait sept fils. Evrawc ne tirait pas sa subsistance du produit de son fief, mais, pour l'essentiel, des tournois, des combats et des guerres. Et comme il arrive souvent à qui poursuit une carrière de guerrier, il fut tué, lui et six de ses fils. Le septième s'appelait Peredur : c'était le plus jeune des sept. Il n'avait pas encore l'âge d'aller au combat, sinon il aurait été tué comme son père et ses frères.

Il avait pour mère une femme intelligente et sage. Elle réfléchit à son fils et à son fief. Elle décida de fuir avec lui dans le désert et la solitude en fuyant le monde habité. Elle n'emmena, pour toute compagnie, que des femmes, ou des jeunes gens, ou des hommes sans force et sans violence, qui n'avaient ni le pouvoir ni l'envie de se battre ni de guerroyer. Personne n'osait parler de chevaux ou d'armes là où le garçon pouvait entendre. Chaque jour il allait jouer dans la grande forêt et jetait des fléchettes de houx.

Un jour, il observa des chèvres qu'il menait paître pour sa mère, et deux biches² venues auprès des chèvres. Le garçon s'arrêta, étonné de voir que ces deux animaux n'avaient pas de cornes alors que chacune des chèvres en avait. Il crut que ces animaux étaient restés perdus pendant longtemps et qu'ils avaient perdu leurs cornes de ce fait. Puis il ramena tous les animaux dans un abri destiné aux chèvres au bout de la forêt, et, par sa force et sa rapidité, il y poussa aussi les biches³. Puis il rentra à la maison :

< Ma mère, dit-il, j'ai vu une chose étrange, tout près d'ici.

Deux de tes chèvres sont devenues sauvages, et ont perdu leurs cornes d'être restées trop longtemps à l'état sauvage dans les bois. On n'a jamais eu autant de peine que j'en ai eu pour les faire rentrer. >

Tous se levèrent pour aller voir. Quand ils virent les biches, ils admirèrent beaucoup qu'on ait eu assez de force et de rapidité pour les rattraper et les maîtriser.

Un jour, ils virent passer trois chevaliers sur le chemin cavalier, à l'orée de la forêt. C'étaient Gwalchmei fils de Gwyar, Gweir fils de Gwestyl, et Owein fils d'Urien, qui fermait la marche. Ils étaient partis à la poursuite du chevalier qui avait partagé les pommes à la cour d'Arthur⁴.

< Ma mère, dit-il, qui sont ceux-là ?

– Des anges, mon fils, répondit-elle.

– Je veux être un ange et aller avec eux », dit Peredur.

Il alla jusqu'au chemin, à la rencontre des chevaliers.

< Dis-moi, mon ami, lui dit Owein⁵, as-tu vu un chevalier passer ici hier ou aujourd'hui ?

– Je ne sais pas ce que c'est qu'un chevalier, dit-il.

– C'est la même chose que moi, dit Owein.

– Si tu me disais tout ce que je voudrais te demander, je te dirais à mon tour ce que tu me demandes.

– Je suis d'accord.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il en montrant la selle.

– Une selle », dit Owein.

Peredur demanda le nom de chaque objet, ce qu'on voulait et ce qu'on pouvait en faire. Owein lui apprit le nom de chaque chose et tout ce à quoi on l'employait.

< Va de l'avant, lui dit Peredur, j'ai vu la sorte d'homme que tu demandais, et je vais te suivre désormais comme un chevalier. >

Puis Peredur retourna auprès de sa mère et de ses gens.

< Mère, dit-il, ce ne sont pas des anges, mais des chevaliers adoués⁶. >

Elle tomba en pâmoison. Peredur gagna l'endroit où se trouvaient les chevaux qui charroyaient le bois de chauffe, et qui leur apportaient la nourriture et la boisson du monde habité. Il prit un cheval gris pommelé, squelettique, qui lui paraissait être le plus fort. En guise de selle, il attacha sur lui un panier, et ainsi de suite, il réussit à contrefaire tous les équipements qu'il avait

vus sur Owein. Puis il revint auprès de sa mère : la comtesse reprenait alors ses esprits.

« Bon, dit-elle, tu souhaites partir ? »

– Oui, dit-il.

– Attends que je te donne quelques conseils, avant que tu ne partes.

– Donne-les vite, dit-il, je vais attendre.

– Va jusqu'à la cour d'Arthur, dit-elle, c'est là que sont les guerriers les meilleurs, les plus généreux et les plus vaillants. Si tu vois une église, récite ta prière en te tournant vers elle. Si tu vois à boire et à manger et que tu en aies besoin, prends-le toi-même au cas où l'on n'aurait pas pensé ou voulu t'en donner. Si tu entends un cri, vas-y, le cri d'une femme est le plus distinct du monde. Si tu vois un beau bijou, prends-le et donne-le à un autre, c'est ainsi que tu te rendras célèbre. Si tu vois une belle femme, courtise-la. Quand bien même elle ne voudrait pas de toi, cela fera de toi un homme meilleur et plus énergique qu'avant⁷. »

Il prit la route en emportant une poignée de fléchettes acérées. Il marcha pendant deux jours et deux nuits dans le désert et la désolation, sans boire ni manger. Puis il arriva à un grand bois sauvage, et, l'ayant pénétré assez loin, il trouva une clairière cultivée, dans laquelle se trouvait un pavillon ; le prenant pour une église, il récita sa prière tourné vers le pavillon. Puis il y alla. La porte était ouverte ; sur une chaise d'or près de la porte se tenait assise une jeune fille accomplie, aux cheveux châtain ; elle avait sur le front un diadème doré, décoré de pierres très lumineuses, et elle avait à la main une grosse bague en or.

Peredur descendit de cheval et entra. La jeune fille lui fit bon accueil et le salua. Devant le pavillon, il vit une table, deux pichets remplis de vin, deux miches de pain blanc et des morceaux de viande de porcelet.

« Ma mère m'a dit, dit Peredur, de prendre à boire et à manger là où j'en trouverais.

– Mets-toi donc à table, seigneur, dit-elle, tu es le bienvenu. »

Peredur se mit à table, prit pour lui la moitié de la nourriture et de la boisson, et laissa l'autre moitié à la jeune fille. Lorsqu'il eut terminé de manger, il se leva et s'approcha de la jeune fille.

« Ma mère m'a dit, dit-il, de prendre les beaux bijoux partout où j'en verrais.

– Prends-les donc, mon ami, dit-elle. Ce n'est pas moi qui t'en empêcherai. »

Peredur prit sa bague, puis s'agenouilla et donna un baiser à la jeune fille. Il prit ensuite son cheval et repartit sur la route.

Plus tard, le chevalier à qui appartenait le pavillon revint : c'était l'Orgueilleux de la Clairière. Il aperçut les traces du cheval :

« Dis-moi, dit-il à la jeune fille, qui est venu ici après moi ? »

– Un homme d'aspect étrange, seigneur », dit-elle. Et elle lui décrivit l'aspect de Peredur et sa façon de voyager.

« Dis-moi, a-t-il couché avec toi ? »

– Non, par ma foi, dit-elle.

– Par ma foi, je ne te crois pas et tant que je ne l'aurai pas retrouvé pour venger ma colère et ma honte, tu ne pourras pas passer deux nuits de suite au même endroit. »

Puis le chevalier se leva et partit à la recherche de Peredur.

Peredur, quant à lui, fit route jusqu'à la cour d'Arthur.

Avant lui, cependant, un autre chevalier se présenta à la cour et donna une grosse bague en or au portier pour qu'il lui gardât son cheval. Il alla directement à la grande salle où se trouvaient Arthur et ses guerriers, Gwenhwyvar et ses suivantes, au moment où un valet de la chambre apportait une fiole à Gwenhwyvar. Le chevalier arracha la fiole des mains de Gwenhwyvar et répandit le liquide qu'elle contenait sur le visage et la poitrine de Gwenhwyvar, en lui donnant une gifle violente. « S'il y a quelqu'un qui désire me reprendre cette fiole, dit-il, et venger l'offense faite à Gwenhwyvar, qu'il vienne me chercher sur le pré, je l'attendrai là. » Puis le chevalier reprit son cheval et gagna la prairie.

Alors, chacun baissa les yeux, de peur qu'on ne lui demandât d'aller venger l'offense faite à Gwenhwyvar. Ils pensaient que personne n'aurait osé commettre pareil forfait sans avoir grandes vaillance et force, ou des pouvoirs magiques tels qu'il était impossible de se venger de lui.

Là-dessus, Peredur entra dans la grande salle, monté sur un cheval gris pommelé, squelettique, avec un équipement bricolé et inadapté. Kei était alors debout au milieu de la grande salle.

« Dis-moi, dit Peredur, toi le grand, où est Arthur ? »

– Qu'est-ce que tu veux à Arthur? dit Kei.

– Ma mère m'a dit d'aller trouver Arthur pour être fait chevalier adoubé.

– Par ma foi, dit Kei, tu es venu avec un cheval et des armes qui ne font pas du tout l'affaire. >

Les gens de la cour l'aperçurent, et se mirent à le railler et à lui lancer de petits bâtons; ils étaient bien contents qu'il fût arrivé un homme de ce genre pour qu'on oubliât l'autre affaire.

Or, à ce moment, entra le nain qui était venu un an auparavant à la cour d'Arthur, avec sa naine, pour demander le droit de séjourner à la cour. Ils l'avaient obtenu à la condition de ne pas dire un mot à personne pendant la durée d'un an.

Lorsque le nain aperçut Peredur, < Ah, dit-il, bienvenue à toi, beau Peredur, fils d'Evrawc, éminent guerrier et fleur de la chevalerie!

– Dieu sait, mon garçon, dit Kei, c'est bien mal trouvé : tu es resté muet pendant un an à la cour d'Arthur, où tu pouvais choisir ton interlocuteur et ton commensal, et voici qu'en présence de l'empereur et de sa cour, tu appelles ce genre d'homme un éminent guerrier et la fleur de la chevalerie! >

Et il lui donna une telle gifle qu'il tomba par terre la tête la première, à demi mort.

Puis voici la naine qui arrive : < Ah, dit-elle, bienvenue à toi, beau Peredur fils d'Evrawc, fleur des guerriers et lumière de la chevalerie!

– Eh bien, jeune fille, dit Kei, c'est bien mal visé, tu es restée muette pendant un an à la cour d'Arthur sans dire un mot à personne, et maintenant, en présence d'Arthur et de ses guerriers, tu appelles ce genre d'homme la fleur des guerriers et la lumière de la chevalerie! >

Il lui donna un coup de pied si fort qu'elle perdit connaissance.

< Toi, le grand, dit alors Peredur, dis-moi où est Arthur.

– Tais-toi, dit Kei. Va chercher le chevalier qui vient de partir dans le pré, enlève-lui la fiolle, bats-le, prends son cheval et ses armes. Après cela tu pourras être ordonné chevalier.

– Le grand, je vais faire tout cela >, dit Peredur.

Il tourna les brides de son cheval et sortit dans le pré. Lorsqu'il y arriva, le chevalier était en train de se promener à cheval, avec beaucoup d'arrogance du fait de sa force et de son courage.

< Dis-moi, dit le chevalier, n'as-tu vu personne venir de la cour à ma recherche?

– L'homme grand, là-bas, m'a demandé de te battre et de te prendre la fiolle, le cheval et les armes pour mon compte.

– Tais-toi, dit le chevalier. Retourne à la cour et demande de ma part à Arthur de venir, lui ou un autre, pour se battre avec moi; s'il ne vient personne assez tôt, je n'attendrai plus.

– Par ma foi, dit Peredur, tu peux choisir si c'est avec ou sans ton accord, en tout cas je veux le cheval, les armes et la fiolle. >

Le chevalier en colère l'attaqua et, avec la douille de sa lance, passant entre l'écu et le cou, son bras lui assena un grand coup douloureux.

< Mon garçon, dit Peredur, les valets de ma mère ne jouaient pas comme cela avec moi. Mais je vais jouer avec toi de cette façon, moi aussi. >

Il le visa avec une fléchette pointue et l'atteignit à l'œil, si bien que la pointe ressortit dans la nuque, et qu'il tomba par terre, raide mort.

< Dieu sait, dit Owein fils d'Urien à Kei, tu as fait un mauvais coup à ce fou en l'envoyant au chevalier. À présent, de deux choses l'une, ou bien il a été désarçonné, ou bien il a été tué. S'il a été jeté à terre, le chevalier l'aura compté comme un homme tendre⁸, et ce sera une honte éternelle pour Arthur et sa cour. S'il a été tué, Arthur encourra le même déshonneur, et en plus le péché en retombera sur toi⁹. Je ne puis garder la face si je ne vais pas tout de suite m'enquérir du sort qui lui est échu. >

Owein se rendit dans le pré; quand il y arriva, Peredur était en train de traîner le cadavre derrière lui à travers le pré.

< Seigneur, dit Owein, attends. Je vais retirer ses armes.

– Cette tunique de fer, dit Peredur, ne se détachera jamais de lui. Elle fait partie de lui. >

Owein dépouilla l'homme de ses armes et de ses vêtements.

< Voici pour toi, ami, dit-il, un cheval et des armes meilleurs que les précédents. Prends-les donc, je t'en prie, et viens avec moi trouver Arthur, tu seras ordonné chevalier.

– Je ne pourrais garder mon honneur, dit Peredur, si j'y allais. Apporte de ma part la fiolle à Gwenhwyvar, et dis à Arthur qu'en tout lieu où j'irai, je serai son vassal. Si je puis lui être utile ou le servir, je le ferai. Dis-lui que je ne retournerai jamais à la cour avant de me rencontrer avec le grand qui s'y trouve, pour venger l'outrage qu'il a fait au nain et à la naine. >

Puis Owein revint à la cour et raconta l'histoire à Arthur, à Gwenhwyvar et à tous les membres de la mesnie, ainsi que la menace lancée contre Kei.

Peredur, lui, reprit la route. Tandis qu'il voyageait, il rencontra un chevalier :

< De quel endroit viens-tu? lui demanda le chevalier.

– D'où je viens? De la cour d'Arthur, dit-il.

– Es-tu un vassal d'Arthur?

– Oui, par ma foi, dit-il.

– C'est l'endroit idéal pour te réclamer d'Arthur.

– Pourquoi? demanda Peredur.

– Je vais te le dire. J'ai toujours été un brigand et un pillard contre Arthur, et tous ceux de ses vassaux que j'ai rencontrés, je les ai tués. >

On n'attendit pas plus longtemps : ils se donnèrent l'assaut ; et ce ne fut pas long. Peredur le frappa si fort qu'il le renversa par terre, derrière la croupe de son cheval. Le chevalier demanda grâce :

< Tu obtiendras ta grâce, lui dit Peredur, à condition de me jurer d'aller à la cour d'Arthur et de lui dire que c'est moi qui t'ai désarçonné, en son honneur et pour son service. Dis-lui que je ne foulerai pas le sol de sa cour avant de m'être rencontré avec le grand qui s'y trouve, pour venger l'outrage fait au nain et à la naine. >

Le chevalier jura qu'il le ferait, partit pour la cour d'Arthur et leur raconta toute son histoire, et la menace contre Kei.

Peredur, lui, continua sa route. En une seule semaine, il rencontra seize chevaliers et les désarçonna tous. Ils arrivèrent à la cour d'Arthur avec le même message que le premier, et avec la même menace contre Kei. Arthur et sa cour blâmèrent Kei, ce qui le rendit très soucieux.

Peredur continua de voyager ; il arriva devant un grand bois sauvage, le long duquel il y avait un étang ; de l'autre côté de l'étang, il y avait une grande cour, entourée de superbes remparts. Au bord de l'étang, un homme aux cheveux gris et blancs était assis sur un coussin de paille. Il était vêtu d'un habit de paille. Des garçons pêchaient dans une barque, sur l'étang.

Quand l'homme aux cheveux blancs vit arriver Peredur, il se

leva et regagna le château ; il était boiteux. Peredur entra dans la cour, dont la porte était ouverte, et il se rendit à la grande salle. Il y trouva l'homme aux cheveux blancs, assis sur un coussin de paille devant un grand feu qui commençait à brûler. À l'arrivée de Peredur, tous les habitants se levèrent, l'aiderent à descendre et le déchaussèrent. L'homme, frappant de la main sur le bord de son coussin, invita le jeune homme à venir s'y asseoir. Assis l'un près de l'autre, ils discutèrent ensemble ; quand ce fut l'heure, on dressa les tables et on alla manger. À table, il fut placé à côté de l'homme. Lorsque le repas fut terminé, l'homme demanda à Peredur s'il savait bien l'art de l'épée¹⁰.

< Non, mais je ne vois pas ce que j'ignorerais, si je pouvais l'apprendre¹¹.

– Quiconque saurait jouer du bâton et du bouclier, dit l'autre, saurait aussi l'art de l'épée. >

L'homme aux cheveux blancs avait deux fils, l'un blond, l'autre châtain. < Levez-vous, mes garçons, leur dit-il, pour faire l'exercice avec les bâtons et les boucliers. > Les deux garçons y allèrent.

< Dis-moi, mon ami, dit l'homme, lequel des deux garçons joue le mieux?

– À mon avis, dit Peredur, le blond aurait pu depuis longtemps faire couler le sang du garçon châtain, s'il l'avait voulu.

– Prends donc le bâton et le bouclier du garçon châtain, mon ami, et fais couler le sang du garçon blond, si tu le peux. >

Peredur se leva, prit le bâton et la targe, leva le bras sur le blond [et le frappa si fort] qu'un sourcil lui tomba sur l'œil, tandis que son sang coulait à flots.

< Bien, mon ami, dit l'homme, va t'asseoir à présent. Tu seras le meilleur de cette île dans l'art de l'épée. Je suis ton oncle, le frère de ta mère, c'est avec moi que tu vas apprendre cette fois-ci les bonnes manières et l'étiquette. Abandonne désormais la langue de ta mère, je vais être ton professeur et te transformerai en un parfait chevalier¹². À partir de maintenant, voici ce que tu feras : même si tu vois quelque chose qui t'étonne, ne pose pas de question à son sujet si tu ne sais comment te l'expliquer. Ce n'est pas toi qui en seras blâmé, mais moi, puisque je suis ton professeur. >

Puis ils reçurent différents honneurs et services¹³, et, lorsque ce fut l'heure, ils allèrent dormir.

Le jour suivant, Peredur se leva, prit son cheval et s'en alla après avoir pris congé de son oncle. Il arriva dans un grand bois, au bout duquel il trouva une prairie toute plane; au-delà de la prairie s'élevait un grand château et une cour complète.

Peredur se dirigea vers le château, trouva la porte ouverte et entra dans la grande salle. Il y trouva un bel homme aux cheveux gris et blancs, assis sur le côté, entouré de nombreux jeunes gens. Chacun se leva à l'arrivée du jeune homme, et ils le servirent avec courtoisie. Il fut placé à côté de l'homme qui commandait le château, et ils se parlèrent. Lorsque arriva l'heure d'aller manger, il fut encore assis à table à côté de lui. Lorsqu'ils eurent bu et mangé aussi longtemps qu'ils le voulaient, le seigneur lui demanda s'il savait l'art de l'épée :

< Si j'avais pu l'apprendre, dit Peredur, je suis sûr que je le saurais. >

Il y avait, sur le sol de la grande salle, un grand pilier¹⁴ de fer aussi gros qu'un guerrier.

< Prends cette épée-là, dit l'homme à Peredur, et frappe ce pilier de fer. >

Peredur se leva, frappa le pilier et en fit deux morceaux, tandis que son épée aussi se brisait en deux.

< Réunis les morceaux et assemble-les. >

Peredur réunit les morceaux, et ils s'assemblèrent pour reformer un tout comme avant.

Il donna un deuxième coup et brisa en deux le pilier et l'épée, et, comme avant, ils se reformèrent en entier.

Il donna un troisième coup, et brisa le pilier en deux, et son épée de même.

< Rassemble les morceaux, et reforme le tout. >

Pour la troisième fois, Peredur rassembla les morceaux, mais ni le pilier ni l'épée ne reformaient un tout.

< Bien, mon garçon, dit-il, va t'asseoir, Dieu te bénisse. Tu es le meilleur du royaume dans l'art de l'épée. Tu as déjà acquis les deux tiers de ta vaillance, le dernier tiers n'a pas encore été atteint : lorsque tu l'auras en entier, personne ne pourra plus te vaincre. Moi, je suis l'un de tes oncles, un frère de ta mère, et le frère de celui chez qui tu étais hier soir. >

Peredur s'assit à côté de son oncle, et ils discutèrent. Puis il vit deux jeunes gens entrer dans la grande salle puis dans la

chambre, portant une lance d'une taille indescriptible; trois ruisseaux [de sang] la parcouraient tout au long, de la pointe jusqu'à terre. Lorsque les gens de la cour virent cela, tous se mirent à crier et à gémir si fort que c'était insupportable. Mais l'homme n'interrompit pas pour autant sa conversation avec Peredur; il ne lui apprit pas ce que c'était, et l'autre ne lui posa pas de question.

Après un moment de silence, ensuite, voici deux jeunes filles qui entrent avec un grand plat, sur lequel il y avait une tête d'homme et du sang en abondance. Chacun se mit alors à crier et gémir au point qu'il était pénible de rester dans la même maison. À la fin, ils s'arrêtèrent, et restèrent à table pour boire aussi longtemps qu'ils le voulurent. Puis on prépara une chambre pour Peredur et ils allèrent se coucher.

Le lendemain matin, Peredur se leva et, ayant pris congé de son oncle, il prit la route. Arrivant à un bois, il entendit un cri lointain, venant de l'intérieur du bois. Il se dirigea dans la direction du cri, et trouva une belle femme aux cheveux châtain, auprès d'un cheval sellé; elle avait entre les bras le cadavre d'un homme et essayait de le mettre sur la selle, mais le cadavre retombait par terre, et à chaque fois elle poussait un cri.

< Dis-moi, ma sœur, dit-il, pourquoi cries-tu ainsi? >

— Hélas, maudit¹⁵ Peredur, dit-elle, tu ne m'as guère secourue jusqu'ici dans mon infortune¹⁶.

— Pourquoi serais-je maudit? dit-il.

— Parce que tu as causé le trépas de ta mère : lorsque tu es parti contre son gré, elle a senti une grande douleur bondir en elle, et elle en est morte. Et puisque tu as causé sa mort, tu es excommunié. Le nain et la naine que tu as vus à la cour d'Arthur, c'étaient les nains de ton père et de ta mère, moi je suis ta sœur de lait et celui-là était mon mari; il a été tué par le chevalier qui habite dans ce bois. Ne t'approche pas de lui, de peur d'être tué.

— Ma sœur, tu as tort de me blâmer, dit-il. Je suis resté si longtemps parmi vous qu'il me sera difficile de le vaincre; si j'étais resté plus longtemps, je n'aurais pas pu le vaincre. Quant à toi, arrête de gémir, la délivrance est plus proche de toi qu'elle n'a été. Je vais enterrer ton mari, puis j'irai avec toi trouver le chevalier, et si je peux te venger, je le ferai. >

Après avoir enterré le mort, ils allèrent à la clairière où le chevalier chevauchait son cheval. Aussitôt, le chevalier demanda à Peredur de quel endroit il venait.

« D'où je viens? De la cour d'Arthur.

– Es-tu un vassal d'Arthur?

– Oui, par ma foi.

– C'est l'endroit idéal pour toi pour te réclamer d'Arthur. »

Sans attendre, ils se donnèrent l'assaut, et aussitôt Peredur désarçonna le chevalier. Ce dernier demanda grâce.

« Tu obtiendras ta grâce à condition de prendre cette femme pour épouse. Tout le bien que tu peux faire à une femme, tu le lui feras, pour avoir tué son mari qui était innocent. Et tu iras à la cour d'Arthur, et tu lui diras que c'est moi qui t'ai jeté à terre, pour son honneur et son service. Tu lui diras aussi que je n'irai pas à la cour avant de m'être rencontré avec le grand qui s'y trouve, pour venger l'outrage infligé au nain et à la fille. »

Peredur reçut des garanties du chevalier pour son serment; l'autre installa la femme sur un cheval, et l'équipa pour voyager avec lui. Il partit pour la cour d'Arthur; il rapporta toute l'histoire à Arthur, ainsi que la menace contre Kei. Kei fut blâmé par Arthur et sa cour, pour avoir rendu sauvage¹⁷ un homme aussi bon que Peredur, en l'écartant ainsi de la cour d'Arthur.

« Ce jeune homme ne reviendra jamais à la cour, dit Owein. Kei ne s'en ira pas non plus.

– Par ma foi, dit Arthur, je vais le rechercher dans les déserts de l'île de Bretagne jusqu'à ce que je le trouve. Après, que chacun d'eux fasse subir à l'autre le pire traitement possible. »

Peredur voyageait de son côté, et il arriva dans un grand bois désert : il ne voyait aucune trace d'homme ni d'animal, seulement des buissons et des herbes. Au bout du bois, il vit un grand château couvert de lierre, flanqué de grosses tours nombreuses; près de la porte, les herbes étaient plus hautes qu'ailleurs. « Avec le bout de sa lance, il frappa à la porte¹⁸. » Voici qu'un jeune homme mince, aux cheveux blonds et roux, apparut sur le créneau au-dessus de lui :

« Choisis, seigneur, dit-il, ou bien c'est moi qui t'ouvrirai la porte, ou bien j'irai dire au maître que tu es à la porte.

– Va dire que je suis ici, et si l'on accepte que j'entre, j'entrerai. »

L'écuyer revint très vite et lui ouvrit la porte. Peredur se rendit

à la grande salle. Il y trouva dix-huit garçons minces et roux, de la même taille, de la même forme, du même âge et vêtus de la même façon que le jeune homme qui lui avait ouvert la porte. Ils étaient bien élevés et faisaient bien le service. Ils le firent descendre de cheval, le déchaussèrent et le menèrent s'asseoir pour parler.

Puis cinq jeunes filles arrivèrent de la chambre dans la grande salle. En regardant celle qui commandait, il était convaincu qu'il n'avait jamais vu un visage aussi beau. Elle portait un vieil habit de paille troué, qui avait dû être beau. Là où l'on voyait sa peau, à travers, elle paraissait plus blanche que la farine la plus blanche. Ses cheveux et ses sourcils étaient plus noirs que le jais; les pommettes de ses joues étaient plus rouges que la chose la plus rouge¹⁹. La jeune fille salua Peredur, l'embrassa et s'assit à côté de lui.

Bientôt après, il vit entrer deux nonnes, l'une portant un flacon plein de vin, l'autre six miches de pain blanc.

« Ma dame, dirent-elles, Dieu le sait, notre couvent n'a eu, ce soir, que la même quantité de nourriture et de boisson²⁰. »

Puis ils allèrent manger. Peredur remarqua que la jeune fille avait envie de lui donner plus qu'aux autres.

« Eh, ma sœur, lui dit-il, c'est moi qui partagerai la nourriture et la boisson.

– Non, mon âme, dit-elle.

– Honte sur ma barbe, dit-il, s'il en est autrement. »

Peredur prit le pain et donna à chacun également; de même il mesura la boisson avec une fiole.

Lorsque le repas fut terminé, « J'aurais aimé, dit Peredur, avoir un endroit tranquille pour dormir ».

On lui prépara une chambre et il alla dormir.

« Voici ce que nous te conseillons, sœur, dirent les jeunes gens à la fille.

– Qu'est-ce que c'est? dit-elle.

– Va trouver le jeune homme dans la chambre à côté, propose-toi à lui de la façon qu'il lui plaira, soit comme épouse, soit comme concubine.

– Voilà une chose qui ne me convient pas, dit-elle. Moi qui n'ai jamais eu affaire à un homme, me proposer moi-même à lui pour être sa maîtresse, je ne le pourrai à aucun prix.

– Nous en donnons notre foi à Dieu, dirent-ils, si tu ne le fais pas, nous t'abandonnerons ici à tes ennemis²¹. »

Alors la jeune fille se releva en répandant des larmes, et elle se rendit à la chambre. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, Peredur se réveilla. La jeune fille avait des larmes qui coulaient sur ses joues.

« Dis-moi, ma sœur, dit Peredur, pourquoi pleures-tu ? »

— Je vais te le dire, seigneur, dit-elle. C'était mon père qui avait cette cour, ainsi que le plus beau comté du monde. Or le fils d'un autre comte lui demanda ma main. Je n'avais pas envie de m'unir à lui, et mon père ne m'aurait pas donnée contre mon gré, ni à lui ni à personne. Mon père n'avait pas d'autre enfant que moi. Après la mort de mon père, le domaine passa entre mes mains. J'avais encore moins envie de le voir ici. Mais il me fit la guerre et s'empara de mon domaine, à l'exception de cette seule maison ; grâce à la vaillance des hommes que tu as vus — ce sont mes frères de lait — et grâce aux fortifications de la maison, on ne pouvait nous prendre aussi longtemps que duraient les vivres ; mais ils se sont épuisés ; les nonnes que tu as vues ont continué à nous nourrir, car elles se déplacent librement dans le royaume, mais elles n'ont plus ni à boire ni à manger, et le comte doit venir dès ce soir avec toutes ses troupes pour s'emparer de ce lieu. S'il me trouve ici, je serai condamnée, au minimum, à être livrée aux valets d'écurie. Je suis venue me proposer à toi, seigneur, sous la forme qui te conviendra, pour que tu sois notre défenseur et que tu nous sauves d'ici ou que tu nous défendes sur place.

— Va dormir, ma sœur, dit-il. Je ne te quitterai pas sans avoir fait cela ²². »

La jeune fille se retira et alla dormir.

Le lendemain matin, la jeune fille se leva, alla trouver Peredur et le salua.

« Dieu te donne le bien, mon âme. As-tu des nouvelles ? »

— Rien que du bien, seigneur, du moment que tu es en bonne santé. Le comte et toutes ses troupes se sont installés devant la maison, on n'a jamais vu nulle part autant de pavillons et de chevaliers qui s'interpellent pour aller au combat.

— Eh bien, dit Peredur, que l'on prépare mon cheval, je vais me lever. »

Son cheval fut préparé, il se leva et gagna le pré. Un chevalier s'y trouvait, chevauchant son cheval, et arborant une enseigne de combat. Peredur le renversa par terre par-dessus la croupe de son cheval. Et il renversa beaucoup d'autres guerriers ce jour-là.

À l'heure de none, vers la fin de la journée, un éminent chevalier se présenta pour lutter contre lui ; il le jeta à terre. L'autre demanda grâce.

« Qui es-tu ? demanda Peredur.

— Dieu sait, dit-il, le chef de l'armée du comte.

— Que possèdes-tu du domaine de la comtesse ?

— En vérité, le tiers.

— Eh bien, dit-il, rends-lui intégralement le tiers de son domaine, avec tout le produit que tu en as tiré, et apporte-lui à boire et à manger pour cent personnes, avec cent chevaux et cent armures ; tu seras son prisonnier mais tu ne seras pas condamné à mort. »

Tout cela fut apporté sans retard. La jeune fille fut heureuse et contente ce soir-là : elle avait récupéré le tiers de son domaine, elle avait à sa cour abondance de chevaux et d'armures, de nourriture et de boisson. Ils eurent ce soir-là des réjouissances, aussi longtemps qu'ils voulurent, puis ils allèrent se coucher.

Le lendemain matin, Peredur gagna le pré et jeta à terre tous les guerriers qui l'affrontèrent. À la fin de la journée, se présenta un chevalier éminent et fier, qu'il jeta à terre. L'autre demanda grâce :

« Qui es-tu ? demanda Peredur.

— L'intendant.

— Qu'est-ce que tu détiens du domaine de la jeune fille ?

— Un tiers, répondit-il.

— [Tu devras] rendre le tiers de son domaine à la jeune fille avec tout le produit que tu en as tiré, lui apporter à boire et à manger pour deux cents hommes, ainsi que leurs chevaux et leurs armures, et tu resteras son prisonnier. »

Tout cela fut apporté sans retard.

Le troisième jour, Peredur se rendit dans le pré et il renversa davantage encore de chevaliers. À la fin, le comte vint se battre contre lui, et il le désarçonna. Le comte lui demanda grâce :

« Qui es-tu ? demanda Peredur.

— Je ne le cacherai pas, dit-il, je suis le comte.

— Bon, dit Peredur, [tu devras] rendre tout son domaine à la jeune fille et lui donner aussi ton propre comté, en supplément ; lui apporter à manger et à boire pour trois cents hommes, ainsi que leurs chevaux et leurs armures ; et tu resteras en son pouvoir. »

Ensuite, pendant trois semaines, Peredur imposa le tribut et obtint la soumission générale à l'égard de la jeune fille. Après l'avoir installée et assurée sur son domaine, Peredur lui dit :

< Avec ta permission, je vais repartir.

– Est-ce vraiment ce que tu souhaites, mon frère?

– Oui, par ma foi. N'avait été l'amour que je te porte, je ne serais plus ici depuis longtemps.

– Mon âme, dit-elle, qui es-tu?

– Peredur fils d'Evrawc, du Nord. S'il t'arrive une épreuve ou une difficulté, fais-le-moi savoir, je viendrai te défendre si je le peux. >

Puis Peredur partit. Loin de là, il rencontra une cavalière montée sur un cheval très maigre et couvert de sueur. Elle le salua :

< D'où viens-tu, ma sœur? > dit Peredur.

Elle lui apprit dans quelle condition elle se trouvait et quel était le sens de son voyage. C'était la femme de l'Orgueilleux de la Clairière.

< Oui, dit Peredur, je suis le chevalier à cause duquel tu as reçu cette épreuve; celui qui te l'a imposée s'en repentira. >

Là-dessus arriva un chevalier qui demanda à Peredur s'il avait vu tel chevalier qu'il recherchait.

< Tais-toi, dit Peredur, je suis celui que tu cherches, et, par ma foi²³, la jeune fille est innocente pour ce qui me concerne. >

Ils se battirent cependant; Peredur jeta à terre le chevalier qui demanda grâce :

< Tu auras la vie sauve, si tu reviens sur ton chemin en proclamant que la jeune fille s'est révélée innocente, et que je t'ai désarçonné pour venger son honneur. >

Le chevalier prêta serment dans ces termes, et Peredur reprit sa route.

Sur une montagne en face, il aperçut un château; il s'y rendit et frappa la porte avec sa lance. Un beau garçon châtain vint ouvrir la porte : il avait la taille et la corpulence d'un guerrier, mais l'âge d'un jeune garçon. Dans la grande salle, Peredur trouva une grande et belle femme assise sur une chaise, entourée de nombreuses servantes. La femme l'accueillit aimablement. Lorsqu'il fut l'heure, ils allèrent manger. Après le repas, elle lui dit :

< Tu ferais bien, seigneur, d'aller dormir ailleurs.

– Pourquoi ne puis-je pas dormir ici?

– Il y a ici, mon âme, dit-elle, neuf sorcières avec leur père et leur mère. Ce sont les neuf sorcières de Caer Loyw (Gloucester); au lever du jour elles auraient tôt fait de nous tuer si nous voulions nous échapper²⁴. Elles ont réussi à prendre et à piller tout le royaume, à l'exception de cette maison.

– Bon, dit Peredur, je resterai ici ce soir, et s'il vient un danger, et que je puisse vous porter secours, je le ferai. Je ne ferai aucun dommage en tout cas. >

Ils allèrent se coucher.

Au lever du jour, Peredur entendit un cri, il se leva à la hâte, en chemise et en braies, l'épée autour du cou, et il sortit : il trouva une sorcière en train de battre le veilleur, qui criait. Peredur attaqua la sorcière et lui frappa la tête de son épée si bien que son casque et sa coiffe de maille furent aplatis comme une assiette²⁵.

< Fais-moi grâce, beau Peredur fils d'Evrawc, fais-moi grâce pour l'amour de Dieu²⁶.

– Comment sais-tu, sorcière, que je suis Peredur?

– Il est dans mon destin, j'en ai eu la vision, de souffrir une douloureuse épreuve de ton fait; quant à toi, tu dois me prendre un cheval et des armes. Tu resteras quelque temps avec moi pour que je t'apprenne à monter à cheval et à manier tes armes²⁷.

– Dans ces conditions, tu as la vie sauve, dit-il. Fais serment que tu ne feras jamais de tort au domaine de cette dame. >

Peredur prit des garanties pour ce serment et, ayant pris congé de la dame, il partit avec la sorcière pour la cour des sorcières. Il y resta trois semaines de suite, puis il prit le cheval et les armes de son choix et reprit la route.

À la fin du jour, il entra dans une vallée au bout de laquelle il atteignit la cellule d'un ermite. L'ermite le reçut avec joie, et il passa la nuit à cet endroit.

Le lendemain matin, il se leva, et en sortant, il vit qu'il était tombé de la neige la nuit précédente; un faucon sauvage venait de tuer un canard devant la cellule. Le bruit du cheval fit partir le faucon, et un corbeau se posa sur la chair de l'oiseau. Peredur s'arrêta pour considérer la noirceur du corbeau, la blancheur de la neige et la rougeur du sang : il pensa à la chevelure de la femme

qu'il aimait le plus au monde, qui était aussi noire que le jais; il comparait sa peau à la blancheur de la neige, et la rougeur du sang sur la neige blanche aux deux pommettes rouges sur les joues de la femme qu'il aimait²⁸.

Or, Arthur et ses hommes étaient en train de chercher Peredur.

« Savez-vous, demanda Arthur, qui est ce chevalier avec une longue lance, qui s'est arrêté dans le vallon là-haut? »

— Seigneur, dit l'un des hommes, je vais savoir qui c'est. >

Le jeune écuyer se rendit auprès de Peredur et lui demanda ce qu'il faisait et qui il était. Comme Peredur était très occupé par la pensée de la femme qu'il aimait le plus, il ne répondit pas. L'autre leva sa lance contre lui, mais Peredur se retourna pour le renverser par derrière la croupe de son cheval.

Vingt-quatre chevaliers vinrent le trouver l'un après l'autre, et il ne leur répondit pas davantage, mais leur fit à tous le même traitement en les jetant à terre par-dessus la croupe de leur cheval, d'un seul coup.

Puis Kei vint à son tour et lui parla d'un ton rogue et désagréable. Peredur le souleva de selle en lui mettant sa lance sous le menton, et il le jeta par terre à une grande distance, si bien qu'il se brisa un bras et une omoplate. < Il fit passer son cheval vingt et une fois sur son corps²⁹. > Tandis que sa grande douleur lui avait fait perdre conscience, son cheval s'en retourna d'une allure fougueuse : lorsque toute la cour vit revenir le cheval sans son cavalier, ils se précipitèrent à l'endroit où avait eu lieu le combat. Ils crurent d'abord que Kei avait été tué. Mais ils s'aperçurent qu'il s'en sortirait sans dommage si l'on trouvait un médecin pour rabouter ses os et resserrer ses articulations.

Cependant Peredur n'avait pas quitté ses pensées bien qu'il vît une multitude s'agiter autour de Kei. On emporta Kei jusqu'à la tente d'Arthur, qui fit venir des médecins compétents auprès de lui. Arthur était mécontent que Kei eût subi ce revers, car il l'aimait beaucoup. Gwalchmei lui dit :

« On n'aurait pas dû tirer de façon discourtoise un chevalier des réflexions où il était plongé, car il peut se faire qu'il ait subi une perte, ou bien qu'il soit en train de songer à la femme qu'il aime le plus. C'est ce manque de courtoisie, peut-être, que partageait l'homme qui l'a rencontré la dernière fois. Si tu le permets, seigneur, je vais voir si le chevalier est sorti de sa songerie. S'il en est ainsi, je lui demanderai aimablement de venir te voir. >

Kei en fut irrité, et lança des paroles furieuses et envieuses :

« Gwalchmei, je suis sûr que tu vas le ramener en tenant ses rênes. C'est peu de gloire et d'honneur pour toi, de maîtriser un chevalier épuisé qui s'est déjà fatigué au combat. C'est comme cela pourtant que tu as maîtrisé de nombreux guerriers; tant que tu continueras avec tes paroles et ta langue mielleuses, il te suffira d'avoir pour armure une tunique de fin b্লাiut. Tu n'auras besoin de briser ni lance ni épée pour combattre le chevalier que tu trouveras dans cet état.

Gwalchmei dit alors à Kei :

« Tu pourrais parler plus aimablement si tu voulais. Ce n'est pas à moi que tu dois faire payer ta fureur et ta déception. En tout cas, je crois que je ramènerai le chevalier sans me casser un bras ni une épaule. >

Arthur dit à Gwalchmei :

« Tu parles comme un homme sage et de bon sens. Va, arme-toi correctement et choisis ton cheval. >

Gwalchmei s'équipa et s'en alla au pas de son cheval, comme par jeu, dans la direction de Peredur. Ce dernier, appuyé à la hampe de sa lance, poursuivait la même réflexion. Gwalchmei s'approcha de lui sans montrer aucune férocité, et il lui parla :

« Si j'étais sûr que cela te plût comme cela me plaît, je m'entretiendrais avec toi. En tout cas, je suis chargé d'un message d'Arthur à ton intention, pour te prier de venir le voir. Deux hommes sont déjà venus avant moi avec ce même message.

— C'est vrai, dit Peredur, et ils se sont conduits de façon hostile. Ils ont voulu se battre contre moi, et je ne le voulais pas, parce que je ne voulais pas être arraché aux pensées qui m'occupaient. J'étais en train de penser à la femme que j'aimais le plus. Ce souvenir m'est revenu quand je regardais la neige, le corbeau et les gouttes de sang du canard que le faucon avait tué sur la neige. Je me disais que la blancheur de sa peau était semblable à celle de la neige, la noirceur de ses cheveux et de ses sourcils à celle du corbeau, et les deux pommettes rouges de ses joues, semblables aux deux gouttes de sang. >

Gwalchmei dit : « Cette songerie était pleine de noblesse, il n'est pas étonnant que tu n'aies pas voulu en être distrait. >

Peredur dit : « Dis-moi, est-ce que Kei est à la cour d'Arthur? »

— Il y est, dit l'autre, c'est lui le chevalier qui s'est battu avec toi en dernier. Et il ne s'en est pas bien tiré, il s'est cassé le bras

droit et l'omoplate dans la chute que la poussée de ta lance lui a fait faire.

— Eh bien, dit Peredur, j'ai plaisir à commencer ainsi de venger le nain et la naine. >

Gwalchmei s'étonna de l'entendre parler du nain et de la naine. Il s'approcha de lui, l'embrassa et lui demanda quel était son nom³⁰.

< On m'appelle Peredur, fils d'Evrawc. Et toi, quel est ton nom? >

— On m'appelle Gwalchmei, dit l'autre.

— Je suis heureux de te voir, dit Peredur, j'ai entendu ta renommée de vaillance et de justice dans tous les pays où je suis passé. Je te prie de m'accorder ton amitié.

— Tu l'auras, par ma foi, et accorde-moi la tienne.

— Avec plaisir >, dit Peredur.

Ils s'en allèrent, satisfaits et unis, auprès d'Arthur. Lorsque Kei apprit qu'il arrivait, il dit : < Je savais que Gwalchmei n'aurait pas besoin de se battre contre le chevalier. Il n'est pas étonnant qu'il connaisse la gloire, il fait plus avec de belles paroles que nous par la force de nos armes. >

Peredur et Gwalchmei allèrent jusqu'au campement de Gwalchmei pour ôter leurs armures. Peredur prit la même sorte de vêtements que Gwalchmei. Ils arrivèrent auprès d'Arthur en se tenant par la main, et ils le saluèrent.

< Voici, seigneur, dit Gwalchmei, celui que tu cherchais depuis un certain temps. >

— Bienvenue à toi, seigneur, dit Arthur. Tu resteras auprès de moi. Si j'avais su jusqu'où iraient tes progrès, tu ne serais pas parti de ma cour comme tu l'as fait. Ceci, pourtant, avait été prédit par le nain et la naine que Kei a maltraités et que tu as vengés. >

Puis la reine et ses suivantes arrivèrent, et Peredur les salua. Elles furent aimables avec lui, et lui souhaitèrent la bienvenue. Arthur montrait beaucoup de respect et de révérence à Peredur. Ils revinrent à Caer Lleon.

La première nuit que Peredur passa à Caer Lleon, à la cour d'Arthur, il arriva qu'en se promenant dans le château, après le repas, il rencontra Angharad Law-Eurawc (< aux Mains d'Or >) :

< Par ma foi, ma sœur, dit Peredur, tu es une jeune fille ave-

nante et aimable. Je pourrais t'aimer plus que toute autre femme, si tu l'acceptais.

— Je fais pourtant serment, dit-elle, que je ne t'aimerai et ne te désirerai jamais, pour l'éternité.

— Je fais serment, quant à moi, dit Peredur, que je ne dirai plus un mot à un chrétien jusqu'à ce que tu admettes que tu m'aimes plus que tout autre homme. >

Le lendemain, Peredur partit et suivit la route principale sur l'arête d'une grande montagne. Au bout de la montagne, il trouva une vallée ronde, dont les bords étaient couverts de bois et de rochers, dont la partie plane était faite de prairies, avec des champs entre les prairies et les bois. Au milieu des bois, il vit de grandes maisons noires, de construction grossière.

Il mit pied à terre et conduisit son cheval vers le bois; à quelque distance du bois, il vit que le chemin passait par un défilé, au bord d'une arête rocheuse; à cet endroit dormait un lion attaché à une chaîne; il y avait, au-dessous du lion, un précipice profond, énorme, rempli d'os humains et animaux.

Peredur tira son épée, frappa le lion et le fit tomber, suspendu à la chaîne au-dessus du précipice. D'un autre coup d'épée, il coupa la chaîne et fit tomber le lion au fond du précipice. Puis il conduisit son cheval par le défilé et arriva dans la vallée.

Il aperçut au milieu de la vallée un beau manoir, vers lequel il se dirigea. Dans la prairie devant le manoir, il vit un homme grand et grisonnant, assis; il était plus grand que tous ceux qu'il avait vus de sa vie. Deux jeunes gens visaient avec des flèches les manches de leurs couteaux, faits en os de baleine. L'un des deux avait les cheveux châtain et l'autre les cheveux blonds.

Il s'avança jusqu'à l'homme grisonnant et le salua. L'autre lui dit :

< Honte sur la barbe de mon portier. >

Peredur comprit que son portier était le lion. L'homme grisonnant retourna ensuite au manoir, accompagné des jeunes gens, et Peredur les suivit. Il trouva l'endroit beau et magnifique. Ils allèrent dans la grande salle, où l'on venait de dresser les tables, et de les couvrir de nourritures et de boissons en abondance. Puis il vit sortir de la chambre une femme d'âge mur et une jeune : c'étaient les plus grandes femmes qu'il ait jamais vues.

Ils se lavèrent les mains et allèrent manger. L'homme grisonnant s'installa au haut bout de la table, la femme d'âge mûr

s'assit près de lui, Peredur et la jeune fille furent placés l'un à côté de l'autre, et les deux jeunes gens assurèrent le service.

La jeune fille considéra Peredur et prit un air triste. Il lui demanda la raison de sa tristesse :

< C'est toi, mon âme, que j'aime le plus de tous les hommes depuis la première fois que je t'ai vu. Il m'est pénible de voir qu'un jeune homme d'aspect aussi noble que toi doit être exécuté demain. As-tu vu les nombreuses maisons noires au milieu des bois? Ce sont tous les vassaux de mon père, cet homme-là aux cheveux grisonnants; ce sont tous des géants. Demain, ils se rassembleront contre toi et te tueront. Cette vallée s'appelle " la Vallée Ronde " .

— Hé, belle jeune fille, pourrais-tu faire en sorte que mon cheval et mes armes soient mis ce soir dans le même logis que moi?

— Je m'en occuperai volontiers, entre moi et Dieu, si je le puis. >

Lorsqu'il fut plus convenable de dormir que de boire, ils allèrent dormir. La jeune fille fit en sorte que le cheval et les armes de Peredur fussent apportés dans son logis.

Le lendemain, Peredur entendit les clameurs des hommes et des chevaux autour du manoir. Il se leva, mit son armure, revêtit son cheval de son armure et alla dans la prairie. Les deux femmes allèrent trouver l'homme aux cheveux grisonnants :

< Seigneur, dirent-elles, accepte que ce jeune homme prête serment de ne rien révéler de ce qu'il aura vu ici, nous nous portons garantes qu'il tiendra parole.

— Je ne l'accepte pas, par ma foi >, dit l'homme grisonnant.

Peredur engagea le combat avec l'armée, et, vers la fin de la matinée³¹, il en avait tué le tiers, sans subir aucun dommage.

La femme d'âge mûr dit alors :

< Le jeune homme a réussi à tuer une grande partie de ton armée. Donne-lui un sauf-conduit³².

— Je ne le donnerai pas, par ma foi >, dit-il.

Les deux femmes regardaient le combat du haut du créneau des remparts, Peredur rencontra le jeune homme blond et le tua.

< Seigneur, dit la jeune fille, accorde un sauf-conduit au jeune homme.

— Non, entre moi et Dieu. >

Peredur rencontra ensuite le jeune homme châtain et le tua.

< Tu aurais mieux fait de donner un sauf-conduit au jeune homme avant qu'il n'ait tué tes deux fils, tu auras du mal à lui échapper toi-même.

— Va, ma fille, implore le jeune homme de nous donner la vie sauve, bien que nous ne la lui ayons pas donnée. >

La jeune fille alla trouver Peredur et demanda la vie sauve pour son père et tous ceux de ses vassaux qui étaient encore en vie.

< Je te l'accorde, à condition que ton père et tous ceux qui sont à ses ordres aillent faire hommage à l'empereur Arthur, en lui disant que c'est Peredur, son vassal, qui lui a rendu ce service.

— Nous le ferons volontiers, entre moi et Dieu.

— Et vous devrez recevoir le baptême. J'enverrai un message à Arthur pour lui demander de te donner cette vallée, à toi et, après toi, à ta descendance pour toujours. >

Ils rentrèrent ensuite; l'homme grisonnant et la femme de haute taille saluèrent Peredur. L'homme lui dit :

< Depuis que je règne sur cette vallée, je n'ai jamais vu un chrétien en sortir vivant, sauf toi. Nous irons faire hommage à Arthur et recevoir la foi et le baptême. >

Peredur dit alors : < Je rends grâce à Dieu de n'avoir pas rompu le serment que j'avais fait à la femme que j'aimais le plus au monde, de ne pas dire un mot à un chrétien. >

Ils restèrent là cette nuit-là. Le lendemain matin, l'homme grisonnant partit avec tout son monde pour la cour d'Arthur; ils firent hommage à Arthur, et ce dernier les fit baptiser. L'homme grisonnant lui apprit que c'était Peredur qui l'avait vaincu, et Arthur remit la vallée à l'homme grisonnant, et à ses guerriers, pour la tenir en fief sous son autorité, comme l'avait demandé Peredur. Ayant pris congé d'Arthur, l'homme grisonnant repartit vers la Vallée Ronde.

Peredur, lui, reprit la route le lendemain matin, à travers un grand désert, sans rencontrer âme qui vive. À la fin il trouva une petite habitation, très pauvre : là se tenait un serpent³³ allongé sur un anneau d'or, qui n'avait laissé subsister aucune habitation humaine à sept milles alentour.

Peredur s'avança là où il entendait que se tenait le serpent, et il se battit contre lui avec fureur, violence et frénésie; à la fin, il le tua et prit son anneau.

Il passa ainsi beaucoup de temps dans cette errance, sans dire un mot à aucun chrétien, si bien qu'il perdit sa couleur et sa forme, tellement il regrettait la cour d'Arthur et la femme qu'il aimait plus que toutes, ainsi que ses compagnons.

Puis il revint à la cour d'Arthur. En chemin, il croisa les hommes de la cour qui se rendaient à une mission, avec Kei à leur tête. Peredur les reconnut tous, mais aucun ne le reconnut.

« D'où viens-tu, seigneur? » demanda Kei; il répéta deux fois sa question, et Peredur ne répondait pas.

Kei le piqua de sa lance à travers la cuisse, mais Peredur, craignant d'être contraint de parler et de manquer à son serment, le laissa passer sans se venger de lui. Gwalchmei dit alors :

« Entre moi et Dieu, Kei, tu as eu tort de blesser un jeune homme comme celui-là parce qu'il ne pouvait pas parler³⁴. »

Et il retourna à la cour d'Arthur :

« Princesse, dit-il à Gwenhwyvar, vois-tu quelle mauvaise blessure Kei a infligée à ce jeune homme parce qu'il ne pouvait pas parler? Pour l'amour de Dieu, et pour moi, fais-le soigner par tes médecins, qu'il soit guéri lors de mon retour, je te rembourserai les soins. »

Avant que les guerriers ne fussent rentrés de leur mission, il arriva un chevalier sur le pré qui bordait la cour d'Arthur : il demandait un adversaire de combat. On le lui fournit, il le désarçonna. Pendant huit jours, il désarçonna chaque jour un chevalier. Un jour qu'Arthur et sa cour allaient à l'église, ils virent que le chevalier arborait une enseigne de combat.

« Mes guerriers, dit Arthur, par la virilité de mes hommes, je ne m'en irai pas avant d'avoir pris mon cheval et mes armes pour jeter à terre ce jeunot. »

Les valets allèrent chercher le cheval et les armes d'Arthur. Peredur les rencontra, prit le cheval et les armes, et se rendit sur le pré. En le voyant arriver pour rencontrer le chevalier, tous montèrent sur les toits, les collines et les lieux élevés pour observer le combat.

Peredur fit un signe de la main au chevalier pour lui offrir de donner le premier assaut. Le chevalier l'attaqua mais ne put le faire bouger de sa place. Peredur, à son tour, éperonna son cheval et l'attaqua avec fureur, violence, âcreté, rage et ardeur; il lui décocha sous la bouche un coup sec et venimeux, violent et cuisant, fort et martial; il le souleva de selle et l'envoya tomber à une grande distance.

Puis il revint, rendit aux valets le cheval et les armes et gagna la cour à pied. Peredur fut alors appelé « le Jeune Homme Muet ».

Angharad aux Mains d'Or eut une entrevue avec lui :

« Entre moi et Dieu, seigneur, j'ai pris pitié de toi, que tu ne puisses parler. Et si tu avais pu parler je t'aurais aimé plus que tout autre homme. Par ma foi, même si tu ne le peux, je t'aimerai plus que tout autre.

– Dieu te le rende, ma sœur. Par ma foi, je te donne mon amour. »

Alors on sut que c'était Peredur. Il renoua son amitié avec Gwalchmei, Owein fils d'Urien et tous ceux de la cour. Et il resta demeurer à la cour d'Arthur.

Arthur était à Caer Lleon sur la Wysg. Il partit à la chasse avec Peredur. Celui-ci lâcha le chien sur la trace d'un cerf; le chien tua le cerf dans un endroit désert. À quelque distance de là, Peredur vit un indice de lieu habité, et il alla dans cette direction.

Il vit une grande salle, et, à la porte, trois valets chauves et menaçants qui jouaient aux échecs. Une fois entré, il vit trois jeunes filles installées sur une couche, revêtues d'habits d'or comme il sied à des nobles. Il alla s'asseoir auprès d'elles sur la couche; l'une des jeunes filles le regarda longuement et se mit à pleurer. Peredur lui demanda pourquoi elle pleurait :

« Parce que je regrette qu'un garçon aussi beau que toi soit exécuté.

– Qui pourrait me mettre à mort?

– S'il n'était pas périlleux pour toi de rester ici, je te le dirais.

– Si grand que soit pour moi le danger de rester, je vais t'écouter.

– C'est notre père qui est le maître de cette cour, et il tue tous ceux qui y entrent sans sa permission.

– Quel genre d'homme est votre père, pour qu'il exécute ainsi tout le monde?

– C'est un homme qui exerce la violence et l'oppression sur ses voisins, et il ne fait réparation à personne autour de lui. »

Il vit alors les valets se lever et débarrasser l'échiquier de ses

cavaliers. Il entendit un grand bruit et il vit entrer un grand homme noir qui n'avait qu'un œil. Les jeunes filles se levèrent à sa rencontre et lui retirèrent ses vêtements. Il alla s'asseoir. Quand il retrouva ses sens et son calme, il aperçut Peredur et demanda qui était ce chevalier.

« Seigneur, dit l'une des filles, c'est le plus beau et le plus noble jeune homme que tu aies jamais vu, au nom de Dieu et au nom de ta noblesse, montre-lui de la mansuétude.

– Je serai bon envers lui à cause de toi; je lui laisse la vie sauve pour cette nuit. »

Peredur s'approcha d'eux autour du feu, prit à manger et à boire, et discuta avec les jeunes filles. Quand il fut un peu ivre, Peredur dit à l'homme :

« Je m'étonne de la force que tu prétends avoir. Qui t'a enlevé ton œil?

– L'une de mes habitudes, c'est de ne laisser en vie aucun de ceux qui me poseraient cette question – ni en grâce, ni contre rançon.

– Seigneur, dit la jeune fille, même s'il te dit des paroles vaines et des propos d'ivrogne, tu dois tenir la parole que tu as proférée tout à l'heure et que tu m'as donnée.

– Je le ferai volontiers, pour l'amour de toi. Je lui laisse la vie sauve pour cette nuit. »

Là-dessus, la nuit passa. Le lendemain, l'homme noir se leva, revêtit son armure et ordonna à Peredur :

« Homme, lève-toi pour subir la mort. »

Peredur lui répondit :

« Tu dois choisir, homme noir, si tu veux te battre avec moi : ou bien enlever tes armes, ou bien me donner d'autres armes pour lutter avec toi.

– Homme, serait-ce que tu pourrais te battre si tu avais des armes? Prends les armes que tu veux. »

La jeune fille apporta à Peredur des armes qui lui plurent, et il alla combattre l'homme noir jusqu'à ce qu'il fût obligé de lui demander grâce.

« Homme noir, tu auras la vie sauve à condition de me dire qui tu es, et qui t'a enlevé ton œil.

– Seigneur, je vais te le dire; c'est en me battant avec le Monstre Noir du Tertre³⁵. Il y a une colline qu'on appelle la Colline Douloureuse³⁶, sur laquelle il y a un tertre; dans le tertre

se trouve un monstre, et dans la queue du monstre, il y a une pierre. La vertu de cette pierre, c'est que celui qui la tient en main, a dans l'autre main autant d'or qu'il en souhaite. C'est en combattant ce monstre que j'ai perdu mon œil. Mon nom est le Noir Oppresseur (*y Du Trabawc*³⁷). On m'a appelé ainsi parce que je n'ai laissé personne autour de moi sans l'opprimer et je n'ai fait de réparation à personne.

– Eh bien, dit Peredur, à quelle distance se trouve la colline dont tu parles?

– Je vais te compter les étapes jusque-là, et je te dirai à quelle distance cela se trouve. Le jour où tu partiras d'ici, tu arriveras à la cour des fils du roi des Souffrances.

– Pourquoi les appelle-t-on ainsi?

– Un monstre aquatique les tue chaque jour une fois. Lorsque tu t'en iras de là, tu iras jusqu'à la cour de la comtesse des Exploits.

– Quels sont ces exploits qui entrent dans son nom?

– Elle a une armée de trois cents hommes. À tout étranger qui arrive à la cour, on raconte les exploits de cette armée. Car les trois cents guerriers sont assis auprès de leur dame, et ce n'est pas pour manquer de respect aux hôtes, mais pour qu'on raconte les exploits de l'armée. Le soir où tu t'en iras de là, tu iras jusqu'à la Colline Douloureuse : là, ils ont trois cents pavillons autour de la colline pour surveiller le monstre.

– Puisque tu as sévi aussi longtemps, je t'empêcherai de continuer. »

Et Peredur lui donna la mort.

La jeune fille qui lui avait parlé la première lui dit alors :

« Si tu étais pauvre en arrivant ici, tu seras riche désormais, grâce au trésor de l'homme noir que tu viens de tuer. Tu vois toutes les filles avenantes qu'il y a dans cette cour, tu pourras aimer celle qui te plaît.

– Ma dame, je ne suis pas parti de mon pays pour chercher femme. Mais les aimables garçons que je vois ici peuvent s'unir à vous, chacun à chacune comme ils voudront. Je ne veux rien de votre richesse, je n'en ai pas besoin. »

Puis Peredur reprit la route et arriva à la cour des fils du roi des Souffrances. Dans cette cour, il ne vit que des femmes. Elles se levèrent à son arrivée et lui firent bon accueil.

Au début de leur conversation, il vit arriver un cheval sellé portant un cadavre; l'une des femmes se leva, retira le cadavre de la selle, et le baigna dans une cuve remplie d'eau chaude, en bas de la porte; elle l'oignit d'une huile précieuse. L'homme se releva vivant, se rendit auprès de Peredur et lui souhaita la bienvenue d'un air souriant. Deux autres hommes entrèrent de même, couchés sur leurs selles, et la jeune fille leur appliqua le même traitement. Peredur demanda au seigneur pourquoi il en était ainsi. Ils répondirent qu'il y avait un monstre, dans une caverne, qui les tuait chaque jour. Là-dessus, la nuit passa.

Le lendemain, les jeunes gens se levèrent pour partir. Peredur leur demanda de le laisser venir avec eux, par amour pour leurs femmes. Ils refusèrent : < Si tu étais tué ici, il n'y aurait rien qui te rendît à la vie. > Ils s'en allèrent, mais Peredur partit sur leurs traces.

Quand ils eurent disparu de sa vue, Peredur rencontra une femme assise sur un monticule – la plus belle femme qu'il eût jamais vue :

< Je sais quel est ton but. Tu veux te battre avec le monstre, et il va te tuer, non pas grâce à sa force, mais par ses ruses. Il a une caverne, un pilier de pierre en défend la porte, et il observe tous ceux qui rentrent sans qu'on puisse le voir. Caché dans l'ombre du pilier, il tue chacun avec une pierre de lance³⁸ empoisonnée. Si tu fais serment de m'aimer plus que toute autre femme, je te donnerai une pierre avec laquelle tu le verras quand tu rentreras, et lui, il ne te verra pas.

– Je t'en fais le serment, par ma foi, dit Peredur. Depuis que je t'ai vue, je suis amoureux de toi. En quel endroit pourrai-je te chercher?

– Lorsque tu viendras me chercher, va du côté de l'Inde. >

La jeune fille disparut après avoir remis la pierre à Peredur.

Il poursuivit son chemin vers la vallée d'une rivière : les bords de la vallée étaient boisés, et il y avait des prairies de chaque côté de la rivière. D'un côté de la rivière, il vit un troupeau de moutons blancs, et de l'autre, un troupeau de moutons noirs. Lorsque l'un des moutons blancs bêlait, l'un des moutons noirs passait de l'autre côté et devenait blanc; lorsqu'un mouton noir bêlait, un mouton blanc passait de l'autre côté et devenait noir. Il vit au bord de la rivière un grand arbre, dont une moitié brûlait depuis la racine jusqu'à la cime, et dont l'autre moitié avait un feuillage verdoyant.

Un peu plus haut, il vit un jeune homme assis sur un monticule, et deux lévriers, avec poitrine blanche et dos tacheté, tenus en laisse, reposant près de lui. Il était convaincu qu'il n'avait jamais vu un jeune homme aussi majestueux. Dans le bois, en face, il entendit des chiens de chasse qui levaient des cerfs. Il salua le jeune homme, qui lui rendit son salut. Peredur voyait trois chemins partir du monticule, deux grands et un petit. Il demanda où conduisaient ces trois chemins.

< L'une de ces routes conduit à ma cour, et je te conseille de choisir, soit d'aller directement à la cour, auprès de ma femme, soit d'attendre ici avec moi. Tu verras les chiens jaunes forcer les cerfs fatigués à sortir du bois dans la plaine et tu verras les meilleurs lévriers que tu aies jamais vus, et les plus vaillants chasseurs de cerfs – tu les verras tuer les cerfs au bord de l'eau près de nous. Lorsqu'il sera l'heure d'aller manger, mon valet m'amènera mon cheval et tu seras le bienvenu ce soir chez moi.

– Dieu te le rende; mais je ne resterai pas ici, je continuerai mon chemin.

– Le deuxième chemin conduit à la prochaine ville; là tu pourras trouver de la nourriture et de la boisson à acheter. Le chemin qui est plus petit que les autres mène à la caverne du monstre.

– Avec ta permission, jeune homme, je me rendrai de ce côté. >

Peredur partit dans la direction de la caverne; il prit la pierre dans la main gauche et sa lance dans la main droite. En entrant, il aperçut le monstre, le transperça de sa lance et lui coupa la tête.

Quand il sortit de la caverne, il trouva à l'entrée les trois compagnons. Ils le saluèrent et lui dirent qu'il avait été annoncé qu'il viendrait tuer ce fléau. Peredur donna la tête du monstre aux trois jeunes gens, et ils lui offrirent de prendre pour femme celle qu'il choisirait de leurs trois sœurs, avec en plus la moitié de leur royaume.

< Je ne suis pas venu ici pour prendre femme; si j'avais voulu une épouse, peut-être aurais-je souhaité prendre plutôt l'une de vos sœurs. >

Puis Peredur reprit la route. Il entendit du bruit derrière lui; il se retourna et vit un homme monté sur un cheval roux, et por-

tant une armure rouge. L'homme vint jusqu'à sa hauteur et le salua au nom de Dieu et des hommes. Peredur, à son tour, le salua aimablement.

< Seigneur, je suis venu te trouver avec une requête.

- Que demandes-tu? dit Peredur.

- Que tu me prennes comme vassal.

- Qui serait mon vassal, si j'accepte?

- Je ne te cacherai pas mon nom. Je m'appelle Etlym à l'Épée Rouge, comte de la côte d'Orient.

- Je suis surpris que tu t'offres comme vassal à un homme qui n'a pas un domaine plus grand que le tien. Je ne possède qu'un comté comme toi. Mais puisque tu juges bon de devenir mon vassal, je t'accepte avec joie! >

Puis ils se rendirent à la cour de la comtesse, où on leur fit bon accueil. On leur apprit que ce n'était pas pour leur manquer de respect qu'on les plaçait au-dessous des hommes de la cour, mais que c'était la coutume de cette cour. Seul celui qui renverserait ses trois cents guerriers pourrait s'asseoir à table à côté de la comtesse, et elle l'aimerait plus que tout autre.

Lorsque Peredur eut jeté à terre les trois cents guerriers de la cour, et qu'il se fut assis auprès d'elle, [elle dit:]

< Je remercie Dieu d'avoir [auprès de moi] un garçon aussi beau et aussi vaillant, bien que je n'aie pas eu celui que j'aimais plus que tous.

- Qui était celui que tu aimais plus que tous?

- Par ma foi, c'était Etlym à l'Épée Rouge, et je ne l'ai jamais vu.

- Dieu sait, dit-il, Etlym est mon compagnon, le voici. C'est à cause de lui que je suis venu jouer ce tour à tes guerriers, et il aurait pu le faire mieux que moi, s'il avait voulu. Je te donne à lui.

- Que Dieu te remercie, beau jeune homme, je vais prendre pour époux l'homme que j'aime le plus. >

Cette nuit-là, Etlym et la comtesse dormirent ensemble.

Le lendemain, Peredur s'apprêta à partir pour la Colline Dou-loureuse.

< Par ton bras, seigneur, je vais partir avec toi >, dit Etlym.

Ils firent route jusqu'à l'endroit d'où ils voyaient la colline et les pavillons.

< Va trouver ces hommes, dit Peredur, et ordonne-leur de venir me faire hommage. >

Etlym se rendit auprès d'eux et leur dit :

< Venez rendre hommage à mon seigneur.

- Qui est ton seigneur? dirent-ils.

- Mon seigneur est Peredur à la Longue Lance, dit Etlym.

- S'il était permis de tuer un messenger, tu ne serais pas revenu vivant auprès de ton seigneur, pour avoir formulé une demande aussi exagérée à des rois, des comtes et des barons. Aller faire hommage à ton seigneur! >

Etlym revint auprès de Peredur. Ce dernier lui demanda de retourner leur parler, et de leur donner le choix, soit de lui faire hommage, soit de se battre avec lui. Ils choisirent de se battre.

Peredur jeta à terre les propriétaires de cent pavillons, ce jour-là; le lendemain, il jeta à terre les propriétaires de cent autres pavillons; la troisième centaine décida de faire hommage à Peredur.

Celui-ci leur demanda ce qu'ils faisaient là. Ils lui dirent qu'ils gardaient le monstre jusqu'à ce qu'il mourût. < Alors nous nous battons pour la pierre, et celui d'entre nous qui sera le plus fort aura la pierre.

- Attendez-moi ici, je vais rencontrer le monstre.

- Non, seigneur, dirent-ils, allons plutôt ensemble lutter contre lui.

- Eh bien, dit Peredur, je ne le veux pas. Si le monstre est tué, je n'aurais pas plus de gloire que chacun d'entre vous. >

Il alla là où était le monstre, le tua et revint parmi eux.

< Comptez le temps que vous êtes restés ici, et je vous le paierai en or >, dit Peredur.

Il leur paya ce que chacun disait lui être dû, et il ne leur demanda rien d'autre que de se reconnaître ses vassaux. Puis il dit à Etlym :

< Tu vas aller retrouver la femme que tu aimes le plus; moi, je vais suivre mon chemin en te récompensant d'être devenu mon vassal. >

Et il donna la pierre à Etlym.

< Dieu te le rende, et qu'il aplanisse ton chemin. >

Peredur reprit la route. Il arriva dans la vallée d'une rivière, la plus belle qu'il ait jamais vue; il vit de nombreux pavillons de

toutes couleurs. Mais il trouva plus étrange de voir autant de moulins à vent et de moulins à eau. Il rencontra un grand homme châtain qui avait l'air d'un artisan. Peredur lui demanda qui il était.

« Je suis le maître meunier de tous ces moulins.

– Pourrais-tu me loger? dit Peredur.

– Certainement, avec plaisir », dit l'autre.

Il alla chez le meunier et trouva un beau logis agréable. Peredur lui demanda de lui prêter de l'argent pour acheter de la nourriture et de la boisson pour lui et pour la maisonnée; il le lui rendrait avant de s'en aller. Il demanda au meunier pourquoi il y avait cette foule assemblée.

« De deux choses l'une, ou bien tu viens de loin, ou bien tu es demeuré. Il y a ici la grande impératrice de Constantinople, qui ne veut prendre pour époux que l'homme le plus courageux, car elle n'a aucun besoin de richesses. On ne pouvait apporter la nourriture nécessaire à tant de milliers de gens, c'est pourquoi il y a autant de moulins. »

Ce soir-là, ils eurent du bon temps.

Le lendemain, Peredur se leva, mit son armure et prépara son cheval pour aller au tournoi. Au milieu des pavillons, il y en avait un qui était le plus beau qu'il ait jamais vu : une jolie jeune fille passait la tête par la fenêtre de ce pavillon. Il n'avait jamais vu une fille plus jolie. Elle portait un habit de paille d'or. Il resta regarder la fille depuis le matin jusqu'à midi et de midi jusqu'à l'heure de none. À ce moment-là, le tournoi était fini. Il revint à son logis. Il retira son armure, et demanda au meunier de lui prêter de l'argent. La femme du meunier s'irrita contre Peredur, mais le meunier lui donna tout de même son prêt.

Le lendemain, il se conduisit de la même façon qu'il avait fait le jour précédent. Et ce soir-là, il revint à son logis et emprunta encore de l'argent au meunier.

Le troisième jour, tandis qu'il était de nouveau au même endroit, contemplant la jeune fille, il reçut un grand coup entre l'épaule et la nuque, avec le manche d'une cognée. Il vit derrière lui le meunier, qui lui dit :

« Choisis de deux choses l'une, dit le meunier, tu t'en iras ailleurs ou tu iras au tournoi. »

Peredur fit un sourire au meunier et alla au tournoi. Tous ceux qu'il affronta ce jour-là, il les renversa par terre, et tous ceux

qu'il renversa, il les envoya en cadeau à l'impératrice; leurs chevaux et leurs armes, il en fit cadeau à la meunière en attendant de lui rembourser son emprunt. Peredur continua de jouter au tournoi jusqu'à ce qu'il ait renversé tout le monde. Tous ceux qu'il renversa, il les envoya dans la prison de l'impératrice et il donna leurs chevaux et leurs armes à la meunière, en attendant de lui rembourser l'emprunt.

L'impératrice envoya un message au chevalier du Moulin lui demandant de venir lui rendre visite. Il répondit par un refus la première fois, ainsi que la deuxième. La troisième fois, elle envoya cent chevaliers pour lui demander de venir la voir, et s'il ne voulait pas venir de bon gré, elle leur ordonna de l'amener de force. Ils vinrent délivrer leur message de la part de l'impératrice. Il leur joua un bon tour : il les fit ligoter comme des chevreuils³⁹ et jeter dans le chenal du moulin.

L'impératrice consulta un sage qui faisait partie de ses conseillers. Il lui dit : « Je vais lui porter ton message. » Il alla voir Peredur, le salua et lui demanda, pour l'amour de sa bien-aimée, de venir voir l'impératrice.

Peredur accepta de venir avec le meunier. Une fois entré dans le pavillon, il s'assit au premier endroit venu, et elle s'assit à côté de lui. Ils eurent un bref entretien. Puis Peredur prit congé et rentra dans son logis.

Le lendemain, il revint la voir; quand il entra dans le pavillon, toutes les places avaient été arrangées avec autant de soin l'une que l'autre, parce qu'ils ne savaient pas où il irait s'asseoir. Peredur s'assit à côté de l'impératrice, et ils parlèrent amicalement.

Tandis qu'ils se parlaient, ils virent entrer un homme noir portant à la main un gobelet d'or, rempli de vin. Il tomba à genoux devant l'impératrice et lui demanda de ne le donner qu'à celui qui viendrait se battre avec lui pour l'obtenir. Elle regarda Peredur :

« Princesse, dit-il, donne-moi ce gobelet. »

Il but le vin et donna le gobelet à la meunière.

Puis arriva un homme noir encore plus grand, qui avait à la main un ongle de monstre en forme de gobelet, rempli de vin. Il le donna à l'impératrice en lui demandant de ne le donner qu'à celui qui se battrait avec lui.

« Princesse, dit Peredur, donne-le-moi. »

Elle le donna à Peredur. Peredur but le vin et donna le gobelet à la meunière.

Puis arriva un homme roux et frisé encore plus grand que les précédents. Il avait à la main un gobelet de cristal rempli de vin. Il tomba à genoux, donna le gobelet à l'impératrice en lui demandant de ne le donner qu'à celui qui se battrait contre lui pour l'obtenir.

Elle le donna à Peredur, qui l'envoya à la meunière.

Ce soir-là, il rentra à son logis.

Le lendemain, il mit son armure, équipa son cheval et se rendit sur le pré. Peredur tua les trois hommes et ensuite se rendit au pavillon. Elle lui dit :

« Beau Peredur, souviens-toi du serment que tu m'as fait quand je t'ai donné la pierre, quand tu as tué le monstre.

— Princesse, dit-il, tu dis vrai, je m'en souviens bien. »

Peredur régna pendant quatorze ans avec l'impératrice, d'après l'histoire⁴⁰.

*

Arthur était à Caer Lleon sur la Wysg, sa cour principale. Au milieu de la grande salle, quatre hommes étaient assis sur un drap de paille : Owein fils d'Urien, Gwalchmei fils de Gwyar, Hywel fils d'Emyr d'Armorique⁴¹ et Peredur à la Longue Lance.

Soudain ils virent entrer une jeune fille brune et frisée⁴², montée sur une mule jaune, et tenant à la main des lanières rugueuses pour faire avancer la mule. Elle avait un aspect désagréable et repoussant. Son visage et ses mains étaient plus noirs que le fer le plus noir qui ait jamais été poissé. Le plus laid, ce n'était pas la couleur, mais la forme de son corps. Elle avait des joues très hautes, un visage aux chairs pendantes, un nez court avec de larges narines, l'un de ses yeux était vert-gris, étincelant, l'autre était noir comme le jais, et profondément enfoncé dans sa tête. Ses dents étaient longues et jaunes, plus jaunes que les fleurs du genêt; son ventre commençait au sternum et remontait plus haut que son menton. Sa colonne vertébrale était courbée comme une crosse. Ses deux cuisses étaient larges, osseuses, et au-dessous, tout était mince, sauf les pieds et les genoux qui étaient gros.

Elle salua Arthur et tous les gens de sa cour, excepté Peredur à qui elle adressa des paroles furibondes et hostiles :

« Peredur, je ne te salue pas, car tu ne le mérites pas. La fortune a été aveugle lorsqu'elle t'a donné les talents et la gloire. Lorsque tu es venu à la cour du roi boiteux, tu as vu le jeune homme qui portait la lance aiguisée, celle dont la pointe portait une goutte de sang qui coulait en cascade jusqu'au poing du jeune homme. Tu as vu encore d'autres merveilles, mais tu n'as demandé ni leur sens ni leur cause. Si tu l'avais demandé, le roi aurait été guéri et son royaume aurait retrouvé la paix. Désormais ce sont des guerres et des combats, des chevaliers tués, des femmes réduites au veuvage, des jeunes filles sans moyen de subsistance, et tout cela à cause de toi. »

Puis elle dit à Arthur :

« Avec ta permission, seigneur, [je me retirerai]. Mon logis est loin d'ici, c'est le Château Orgueilleux. Je ne sais si tu en as entendu parler. Il s'y trouve cinq cent soixante-six chevaliers ordonnés, chacun avec la femme qu'il aime le plus. Quiconque désire gagner la gloire par les armes, la lutte et le combat, il la trouvera là s'il la mérite. Cependant celui qui veut atteindre le sommet de la gloire et de l'honneur, je sais où il y arriverait. Il y a un château sur une montagne visible de tous côtés, il s'y trouve une jeune fille; le château est assiégé : quiconque le délivrerait obtiendrait la gloire suprême. »

Sur ces mots, elle repartit.

Gwalchmei dit :

« Par ma foi, je ne dormirai pas d'un sommeil tranquille tant que je ne saurai pas si je peux délivrer la jeune fille. »

Beaucoup de guerriers d'Arthur furent d'accord avec lui. Peredur cependant était d'un autre avis :

« Par ma foi, je ne dormirai pas d'un sommeil tranquille tant que je ne saurai pas l'histoire et le sens de la lance dont parlait la fille noire. »

Tandis que chacun s'équipait, voici qu'arrive à la porte un chevalier de la taille et de la force d'un champion, monté sur un bon cheval et bien pourvu d'armure. Il entra, salua Arthur et tous ses guerriers à l'exception de Gwalchmei. Le chevalier avait à l'épaule un bouclier criblé d'or, avec une traverse d'émail bleu. Toute son armure était de la même couleur. Il dit à Gwalchmei :

« Tu as tué mon seigneur par tromperie et trahison et je le prouverai. »

Gwalchmei se leva :

« Voici, dit-il, mon gage contre toi ⁴³, soit ici soit en tout lieu qu'il te plaira, que je ne suis ni un trompeur ni un traître.

– Je désire que notre combat ait lieu en présence de mon roi.
– C'est d'accord, dit Gwalchmei. Va, je te suis. »

Le chevalier s'en alla, et Gwalchmei se prépara. On lui proposa plusieurs armes, mais il ne voulut prendre que les siennes. Gwalchmei et Peredur revêtirent leurs armures et ils suivirent l'homme ensemble, à cause de leur amitié et de leur grande affection l'un pour l'autre. Ils ne se mirent pas en quête ensemble mais chacun de son côté ⁴⁴.

Dans la jeunesse du jour, Gwalchmei arriva dans une vallée où il vit un château. Dans le château se trouvait une grande cour; il était flanqué de tours hautes et fières. Il vit un chevalier sortir par la porte pour aller chasser, monté sur un palefroi noir et brillant, aux larges narines, et fringant, allant d'un trot fier et régulier, vif, rapide et sûr. C'était le seigneur de la cour. Gwalchmei le salua.

« Dieu te donne le bien, seigneur. D'où viens-tu?

– D'où je viens? De la cour d'Arthur, dit-il.

– Es-tu un vassal d'Arthur?

– Oui, par ma foi, dit Gwalchmei.

– J'ai un bon conseil pour toi, dit le chevalier. Je te vois fatigué, épuisé. Va dans la cour et restes-y passer la nuit si cela te plaît.

– Oui, seigneur, et que Dieu te le rende.

– Voici un anneau qu'il faudra montrer au portier comme signe de reconnaissance; va dans cette tour, c'est l'une de mes sœurs qui s'y trouve. »

Gwalchmei se présenta à la porte, montra l'anneau et se rendit à la tour. Quand il entra, il vit un feu qui brûlait avec des flammes hautes et claires, sans fumée, et une jeune fille majestueuse et belle, assise sur une chaise auprès du feu. La jeune fille lui fit un bon accueil, lui souhaita la bienvenue et vint à sa rencontre. Il alla s'asseoir à côté d'elle. Ils prirent leur repas. Après manger, ils continuèrent une agréable conversation.

Soudain entra en face d'eux un bel homme grisonnant :

« Ah, vile putain! dit-il, si tu savais comme il te sied de jouer et d'être assise avec cet homme, tu ne le ferais pas. »

Il se retira aussitôt et partit.

« Seigneur, dit la jeune fille, si tu suivais mon conseil, tu ferais la porte de peur que cet homme ne te prépare un piège. »

Gwalchmei se leva et, lorsqu'il arriva à la porte, l'homme était là avec une troupe de soixante guerriers tout armés, escaladant la tour. Gwalchmei prit un échiquier et les empêcha d'arriver jusqu'en haut, jusqu'au moment où le seigneur revint de la chasse.

« Que se passe-t-il? demanda-t-il.

– Une vilaine affaire, dit l'homme grisonnant. Cette misérable est restée toute la soirée à boire assise en compagnie de l'homme qui a tué votre père; c'est Gwalchmei fils de Gwyar.

– Arrêtez maintenant, dit le comte, je vais entrer. »

Le comte fut aimable avec Gwalchmei.

« Seigneur, dit-il, tu as eu tort de venir dans notre cour, si tu savais que tu avais tué notre père. Bien que nous ne puissions le venger, Dieu, lui, te punira pour cela.

– Mon ami, dit Gwalchmei, voici ce qu'il en est : je ne suis pas venu pour avouer ni pour nier que j'ai tué votre père, je suis chargé d'une mission pour Arthur et pour moi. Je te demande un délai d'un an, en attendant que je sois rentré de ma mission, et alors, par ma foi, je viendrai à cette cour pour avouer ou nier. »

Le délai fut volontiers accordé. Il passa la nuit à la cour. Le lendemain, il repartit et l'histoire ne raconte rien de plus au sujet de Gwalchmei à cet endroit.

Peredur continuait de voyager. Il circula à travers l'île, cherchant des nouvelles de la fille noire, et il n'en trouva pas. Il arriva dans une terre qu'il ne connaissait pas, dans la vallée d'une rivière. En arpentant cette vallée, il vit venir à sa rencontre un cavalier ayant un insigne de prêtre. Il lui demanda sa bénédiction.

« Malheureux, dit-il, tu n'as pas droit à la bénédiction, et elle ne te servirait à rien, pour avoir revêtu ton armure un jour aussi sacré que celui-ci.

– Quel est le jour d'aujourd'hui? demanda Peredur.

– C'est le vendredi de la Crucifixion ⁴⁵.

– Ne me blâme pas, je ne le savais pas. Il y a un an aujourd'hui que j'ai quitté mon pays. »

Il descendit de cheval et mena son cheval à la main. Il suivit quelque temps la grand-route, et rencontra un chemin transversal. Il suivit ce chemin à travers le bois. De l'autre côté du

bois, il aperçut un château démantelé où il voyait des signes d'habitation. Il s'y rendit. À la porte du château, il rencontra le prêtre qu'il avait déjà vu, et lui demanda sa bénédiction.

« Dieu te bénisse, dit-il, il convient mieux de marcher ainsi. Tu resteras ce soir en ma compagnie. »

Peredur resta là cette nuit. Le lendemain, il voulut partir.

« Ce jour-ci n'est pas un jour où l'on peut voyager. Tu resteras avec moi aujourd'hui, demain et après-demain, je te donnerai les meilleures informations que je pourrai sur ce que tu recherches. »

Le quatrième jour, Peredur souhaita partir, et il pria le prêtre de lui donner des indications sur le château des Merveilles.

« Je vais te dire tout ce que je sais. Traverse cette montagne-là : de l'autre côté, il y a une rivière, et, dans la même vallée, une cour royale : c'est là que se trouvait le roi de Pâques. S'il y a un endroit où tu puisses avoir des nouvelles du château des Merveilles, c'est là. »

Il se mit en route et atteignit la vallée de la rivière. Il croisa une troupe de gens partant à la chasse, parmi lesquels il vit un homme de haut rang. Peredur le salua.

« Tu as le choix, seigneur, soit d'aller à la cour, soit de m'accompagner à la chasse. J'enverrai l'un de mes hommes pour te recommander à la fille que j'ai là-bas, pour que tu prennes à manger et à boire en attendant que je revienne de la chasse. Si ce que tu veux est dans la mesure de mes moyens, je te le procurerai volontiers. »

Le roi dépêcha un valet court et blond pour l'accompagner. Lorsqu'ils arrivèrent à la cour, la princesse venait de se lever et allait se laver. Peredur s'avança, elle lui fit bon accueil et le plaça près d'elle. Ils prirent leur repas. À toute chose que lui disait Peredur, elle riait aux éclats au point que toute la cour l'entendait. Le valet blond dit alors à la princesse :

« Par ma foi, dit-il, si tu as jamais eu un amant ⁴⁶, c'est ce jeune homme qui l'a été, et s'il ne l'a pas été, tu as l'esprit et l'âme fixés sur lui. »

Le valet blond alla trouver le roi et lui dit qu'il croyait fermement que le jeune homme qu'il avait rencontré était l'amant de sa fille. « Et s'il n'est pas son amant, je crois qu'il le sera très bientôt si tu ne prends pas de précautions.

— Que me conseilles-tu, valet ?

— Je te conseille d'envoyer des hommes vaillants pour le capturer, afin de savoir la vérité à ce sujet. »

Il envoya des guerriers pour arrêter Peredur et le mettre en prison.

La jeune fille alla trouver son père et lui demanda pourquoi il avait fait emprisonner le jeune homme qui venait de la cour d'Arthur.

« Dieu sait, dit-il, il ne sera pas libéré ce soir, ni demain, ni après-demain, il ne sortira jamais de l'endroit où il est. »

Elle ne protesta pas contre ce qu'avait dit le roi, et elle se rendit auprès du jeune homme.

« Trouves-tu désagréable d'être ici ?

— J'aimerais autant ne pas y être, dit-il.

— Ton lit et ta situation ne seront pas plus mauvais que ceux du roi. Tu auras les meilleurs musiciens de la cour, à ton gré. Et si tu trouves plus plaisant que mon lit soit ici pour que nous parlions ensemble, je te l'accorderai volontiers.

— Je ne refuse pas cela. »

Il resta en prison cette nuit-là, et la jeune fille tint toutes ses promesses.

Le lendemain, Peredur entendit du vacarme dans la ville.

« Eh bien, belle fille, dit-il, quel est ce vacarme ?

— L'armée du roi et ses forces entrent aujourd'hui dans la ville.

— Que veulent-ils donc ?

— Il y a près d'ici un comte possédant deux comtés, qui est aussi puissant qu'un roi. Il doit y avoir un combat entre eux aujourd'hui.

— J'ai une requête à te faire, lui dit Peredur, procure-moi un cheval et des armes pour aller assister au combat. Je te donne ma parole que je reviendrai dans ma prison.

— D'accord, dit-elle, je te procurerai un cheval et des armes. »

Elle lui apporta un cheval et des armes ; il avait une cotte d'armes toute rouge par-dessus son armure, et il mit à son épaule un bouclier jaune. Il alla assister au combat.

Tous les guerriers du comte qu'il rencontra ce jour-là, il les jeta à terre, et il revint dans sa prison.

Elle lui demanda les nouvelles, mais Peredur ne lui répondit pas un mot.

Elle alla interroger son père et lui demanda qui de ses hommes avait été le meilleur.

Il répondit qu'il ne le connaissait pas. « C'était un guerrier

avec une cotte rouge par-dessus son armure, et portant un bouclier jaune sur son épaule. >

Elle sourit, et revint trouver Peredur. Elle le traita avec grand respect ce soir-là.

Trois jours de suite, Peredur tua les gens du comte, et avant que personne n'eût pu savoir qui il était, il retournait à sa prison.

Le quatrième jour, Peredur tua le comte lui-même. La jeune fille vint trouver son père et lui demanda les nouvelles.

< Bonne nouvelle, dit le roi, le comte a été tué, et je vais avoir ses deux comtés.

– Sais-tu, seigneur, qui l'a tué?

– Je le sais, dit le roi : c'est le chevalier avec la cotte rouge et le bouclier jaune.

– Seigneur, dit-elle, je sais qui c'est.

– Au nom de Dieu, dit-il, qui est-ce?

– Seigneur, c'est le chevalier que tu retiens en prison. >

Il se rendit auprès de Peredur, le salua et lui dit qu'il lui revaudrait le service qu'il lui avait rendu, comme il le souhaiterait lui-même. Quand on alla manger, Peredur fut placé à côté du roi, et la jeune fille à côté de Peredur, de l'autre côté. Après manger, le roi dit à Peredur :

< Je te donne ma fille en mariage avec la moitié de mon royaume et je te remets les deux comtés comme cadeau de suzerain ⁴⁷.

– Seigneur, Dieu te le rende. Je ne suis pas venu ici pour prendre femme.

– Que cherches-tu donc, seigneur?

– Je cherche des nouvelles du château des Merveilles.

– Le seigneur a des pensées plus élevées que ce que nous nous attendions à trouver, dit la jeune fille. Tu auras des informations sur le château des Merveilles, on te guidera à travers le royaume de mon père et tu auras de quoi payer ton voyage. Tu es, seigneur, l'homme que j'aime le plus au monde. >

Puis elle lui dit :

< Traverse cette montagne-là, tu verras un étang et, au milieu de l'étang, un château qui s'appelle le château des Merveilles. Nous ne savons rien de ces merveilles, sauf qu'on les appelle ainsi. >

Peredur partit vers ce château. La porte était ouverte, il se rendit dans la grande salle. Là, il vit un jeu d'échecs où les deux troupes jouaient l'une contre l'autre ⁴⁸. La troupe qu'il aidait perdait la partie, et la troupe ennemie poussait un cri de triomphe comme si ç'avaient été des hommes. Il se mit en colère, prit les cavaliers sur ses genoux et jeta l'échiquier dans l'étang.

Sur ces entrefaites, entra la fille noire :

< Je ne te souhaite pas la bienvenue ⁴⁹. Tu as plus souvent fait le mal que le bien.

– Que me veux-tu, fille noire? demanda Peredur.

– Tu as fait perdre son échiquier à l'impératrice, ce qu'elle n'aurait pas accepté même au prix de son empire.

– Y aurait-il moyen de retrouver l'échiquier?

– Oui, si tu allais à Caer Ysbidinongyl ⁵⁰. Là, un homme noir dévaste la plus grande partie du royaume de l'impératrice; en le tuant, tu retrouverais l'échiquier. Mais si tu vas là-bas, tu ne reviendras pas vivant.

– Ne veux-tu pas me guider jusque-là?

– Je vais te dire le chemin. >

Il alla jusqu'à Caer Ysbidinongyl et se battit contre l'homme noir. L'homme noir demanda grâce :

< Je te donne la vie sauve, dit Peredur. Mais fais revenir l'échiquier à l'endroit où il était quand je suis arrivé dans la grande salle. >

La fille noire arriva :

< Que la malédiction divine s'abatte sur toi, en retour de ta fatigue, pour avoir laissé en vie le fléau qui dévaste le royaume de l'impératrice.

– Je lui ai fait grâce de la vie, dit Peredur, pour qu'il fit revenir l'échiquier.

– L'échiquier n'est pas là où tu l'avais vu la première fois. Retourne le tuer. >

Peredur alla tuer l'homme noir.

Quand il entra dans la cour, la fille noire y était.

< Jeune fille, dit Peredur, où se trouve l'impératrice?

– Entre moi et Dieu, tu ne la verras pas maintenant si tu ne tues pas le fléau qui se trouve dans cette forêt-là.

– Quel est ce fléau?

– Il y a là un cerf aussi rapide que les oiseaux les plus vifs; il a une corne sur le front, aussi longue qu'une hampe de lance, et

aussi pointue que ce qu'il y a de plus pointu. Il se repaît des pousses d'arbres et de tout ce qu'il y a d'herbe⁵¹ dans la forêt. Il tue tous les animaux qu'il y trouve, et ceux qu'il ne tue pas meurent de faim. Il y a pire encore, il vient chaque jour boire toute l'eau de l'étang aux poissons, et laisse les poissons à l'air, la plupart crèvent avant que l'eau n'y soit revenue.

— Jeune fille, dit Peredur, acceptes-tu de venir me montrer cet animal?

— Non. Personne n'a osé aller à la forêt depuis un an. Mais il y a ici l'épagneul de l'impératrice, celui-ci lèvera le cerf et le rabattra vers toi. Le cerf, alors, t'attaquera. >

L'épagneul servit de guide à Peredur, leva le cerf et le rabattit vers l'endroit où était Peredur. Le cerf attaqua Peredur, qui le laissa passer avec tout son élan, et lui coupa la tête avec une épée.

Tandis qu'il considérait la tête coupée du cerf, il vit une cavalière venir à lui, et prendre le chien dans le manchon de sa cape; elle mit la tête entre elle et son pommeau de selle, ainsi que le torque d'or rouge qu'il avait autour du cou.

< Seigneur, dit-elle, tu as agi de façon grossière en tuant le plus beau trésor qu'il y ait eu dans mon domaine.

— On me l'avait demandé. Y a-t-il moyen de regagner ton amitié?

— Oui. Va sur le sommet de la montagne, tu y trouveras un buisson. Au pied du buisson, il y a une dalle — si tu demandes trois fois un adversaire à combattre, tu auras regagné mon amitié. >

Peredur s'y rendit, alla jusqu'au bord du buisson et demanda un adversaire à combattre. Alors surgit de sous la dalle un homme noir, monté sur un cheval squelettique, portant, lui et son cheval, une grande armure rouillée. Ils se battirent. Chaque fois que Peredur jetait l'homme noir par terre, il revenait d'un bond sur sa selle. Peredur descendit de cheval, dégaina l'épée, et alors l'homme noir disparut en emportant le cheval de Peredur avec le sien, sans que Peredur ne pût lui jeter un autre regard.

Peredur marcha tout le long de la montagne. De l'autre côté, dans une vallée de rivière, il vit un château vers lequel il se dirigea. Arrivé au château, il aperçut la grande salle, et, comme la porte était ouverte, il y entra. Il vit un homme grisonnant, boiteux, assis au fond de la grande salle, avec Gwalchmei à côté de lui; il vit aussi son propre cheval dans la même écurie que celui

de Gwalchmei. Ils firent un accueil souriant à Peredur, qui alla s'asseoir de l'autre côté de l'homme grisonnant.

Puis arriva un jeune homme blond qui s'agenouilla devant Peredur et lui demanda son pardon.

< Seigneur, dit le jeune homme, c'est moi qui suis venu sous la forme de la jeune fille noire à la cour d'Arthur, et lorsque tu as jeté l'échiquier dans l'eau, lorsque tu as tué l'homme noir d'Ysbidinongyl, lorsque tu as tué le cerf, et lorsque tu t'es battu avec l'homme noir de la dalle. C'est moi qui suis venu avec la tête coupée ensanglantée sur le plat, et avec la lance, le long de laquelle il y avait un flot de sang allant de la pointe jusqu'à la poignée. La tête était celle de ton cousin, ce sont les sorcières de Caer Loyw qui l'avaient tué, et qui ont estropié ton oncle. Moi, je suis l'un de tes cousins, et il a été prédit que tu vengerais tous ces forfaits. >

Peredur et Gwalchmei décidèrent d'envoyer un message à Arthur et ses guerriers pour lui demander de venir combattre les sorcières.

Ils commencèrent à lutter contre elles. L'une d'elles voulut tuer un guerrier d'Arthur devant Peredur, qui l'en empêcha. Une deuxième fois, la sorcière voulut tuer un homme devant Peredur, et cette fois encore Peredur l'en empêcha. La troisième fois qu'elle voulut tuer un homme devant lui, Peredur tira son épée et frappa la sorcière sur le haut du casque, si bien qu'il fendit en deux le heaume, les autres protections et la tête. Elle jeta un cri et ordonna aux autres sorcières de fuir, en leur disant que c'était Peredur, l'homme qui avait appris l'équitation⁵² avec elles et qui était désigné par le destin pour les tuer. Arthur et ses guerriers frappèrent alors sur les sorcières, et toutes les sorcières de Caer Loyw furent tuées.

C'est ainsi que l'on raconte l'histoire du château des Merveilles.